

DT
646
A54e

Agnes

A
0
0
0
6
1
2
8
6
5
6



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

ia



THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

EKONDJA





Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

Léon ANCIAUX

EKONDJA

ou la vie d'une tribu nègre du
Centre de l'Afrique

Illustrations de Gustave DONNET



IMPRIMERIE L. BRUYNINCX-DE BLOCK
Rue des Pèlerins, 23 — Anvers

DT
646
A54e

PRÉFACE.

M. Léon Anciaux m'a demandé de préfacier ce petit roman écrit surtout pour la Jeunesse, où il dépeint les mœurs d'une peuplade congolaise, la peuplade des Wadia, avant notre invasion de conquérants tutélaires.

Comment lui refuser cela ? Son livre m'a enchaîné.

Mais à en trop parler, si, du moins, ses lecteurs ont la patience de me lire avant de le lire lui-même, ne vais-je pas leur enlever ce que Pierre Daye a appelé, fort heureusement, ma foi, la surprise du plaisir ?

Et puis, n'ai-je pas tenté, il y a quelques années, de décrire, moi aussi, les mœurs de nos sauvages avant le jour où Stanley leur apporta les germes de leur paix d'aujourd'hui : la paix belge du Congo ? Et ne m'étais-je pas promis de poursuivre aussi mon œuvre dans une suite de volumes

que je n'écrirai sans doute jamais, où j'aurais étudié la résistance tragique de ces mœurs à nos prêches, à nos lois, à nos armes, jusqu'à l'heureuse victoire de la science qui libère, sur la superstition qui asservit? Et ne suis-je pas mauvais juge pour apprécier une œuvre parallèle à la mienne demeurée inachevée jusqu'ici?

C'est, cependant, cet accord qui se fit à notre insu, sur l'immense intérêt qu'il y aurait à montrer aux jeunes Belges cette face de l'infortune dont s'émut leur grand Roi, qui me rend si sympathique la lecture d'*Ekondja*. Car, tout a été dit sur les horreurs de la traite. Et, par contre, les horreurs des coutumes indigènes fondées sur la représentation magique de l'Univers, ont été trop souvent dissimulées ou minimisées par des écrivains politiques, séduits par certains de leurs aspects. Il n'est donc pas inopportun de rappeler à la jeunesse belge de 1937, qu'il y a cinquante ans, avec ses superstitions, ses exorcismes pires que ses envoûtements, ses ordalies, ses sacrifices humains et sa loi du talion, la coutume indigène faisait du centre africain, que Léopold II ouvrait à la pénétration pacifique de la civilisation, un vrai enfer des noirs. Elle en appréciera davantage l'œuvre accomplie par ses devanciers sous la sage conduite de ses Rois.

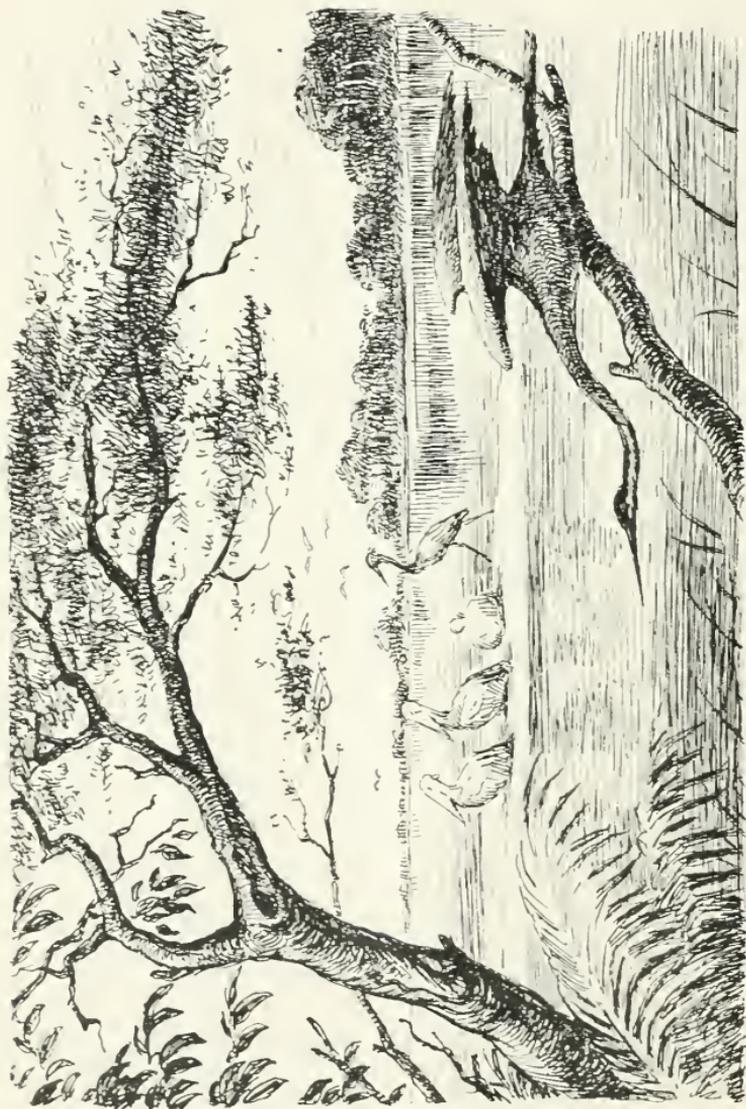
Ce rappel opportun d'un Passé qui s'efface, Léon Anciaux l'a écrit dans un style direct, volontairement dépouillé des couleurs dont la vivacité eût brûlé les jeunes yeux pour les-

quels il écrit. Il a cependant tout dit, dans un effort loyal de reconstitution scientifiquement exacte.

Ce n'est pas la jeunesse seule qui l'en remerciera.

J. M. JADOT

Président de l'Association des Écrivains
et Artistes coloniaux de Belgique.



EKONDJA

I.

Le pays de la haute Fimi, aux environs de la Lukenie (1), offre, vers la fin de la saison sèche, l'aspect le plus pittoresque.

Des plaines basses bordent les rivières et, dans les hautes herbes, se dressent de-ci de-là les doubles potences des pièges à hippos.

De vastes bancs de sable émergent que fréquentent les pélicans, les grues, les aigrettes. Dans les lagunes, l'eau s'emprisonne et la pêche y est abondante et facile. Tout un peuple, à cette époque, envahit les grands îlots de terre meuble pêchant, qui le frai dans les basses eaux, qui la silure enfouie dans la vase.

(1) Prononcer : Loukénie. En lingala l'u se lit ou, l'é s'écrit sans accent.

Les jeunes, eux, courent à la capture de ces frêles hirondelles des sables (2), qui creusent leurs galeries à même les talus, en bordure de l'eau, tandis que les femmes, sur ces plages torrides, font une abondante moisson d'œufs de crocos.

La liesse est grande alors chez la gent noire, car la friture sera abondante au feu du soir et gaie sera la ronde qui s'en suivra, quand le corps gavé, huilé de frais, sonnailles aux chevilles, chacun au village dansera, sous l'œil complice de la lune, dans le décor fantasmagorique de la forêt, à la fois sauvage et tutélaire.

Jusqu'à bien tard dans la nuit le tam-tam battra sa sonore chanson, toujours plus vive, toujours plus endiablée et les hochets de fruits secs scanderont, dans l'exacte et nerveuse cadence, les figures allégoriques de la danse, tandis que les vieux et les infirmes entretiendront dans l'angoisse le feu de bois vert sous les grandes claies à fumer le poisson.

A l'époque où se situe ce récit véridique, aucun de ces hommes au visage couleur de sable blanc, vêtus d'étoffes de la tête aux pieds et venus des lointains pays par delà les fleuves et les montagnes, n'avait encore atteint la contrée de May Ndombe (3), où régnait alors un chef redouté, le Mod-

(2) *Cotyle riparia*.

(3) May : eau, ndombe : noire. C'est là le nom que les indigènes donnent,

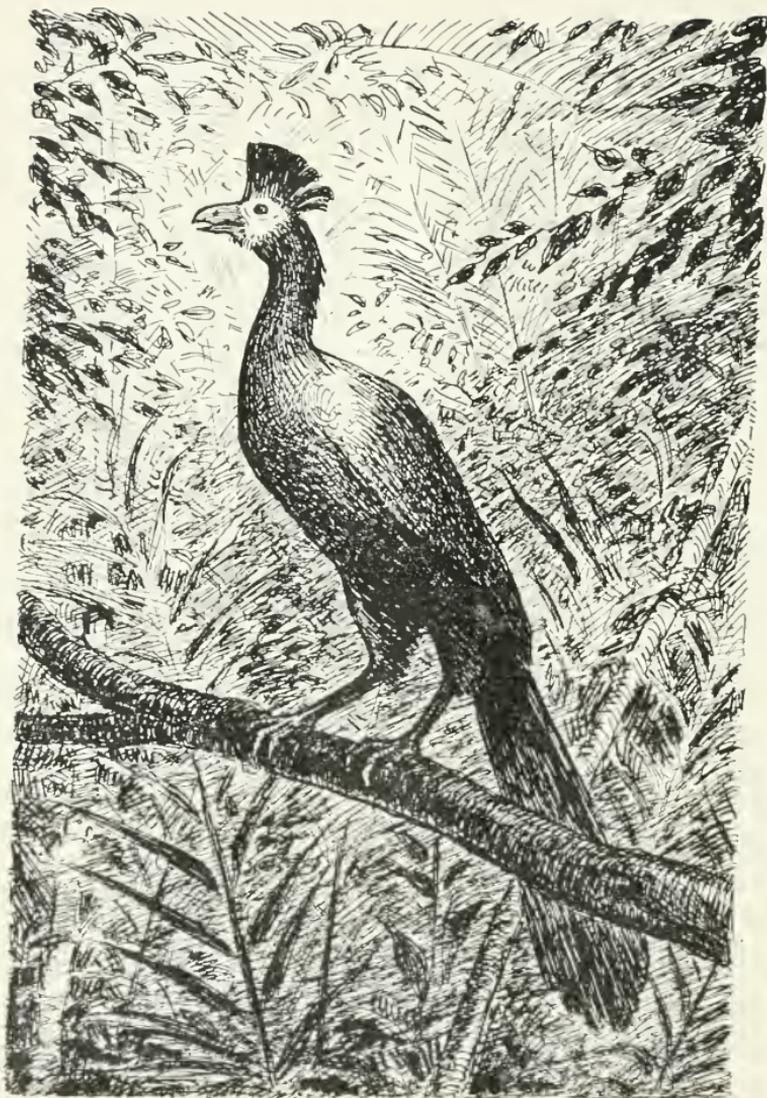
juitze Ngandu Munene (4). Nul ne pénétrait ses féroces desseins. A l'énoncé seul de son nom, tous courbaient la tête avec déférence. Le sort, la vie même de ses sujets était entièrement entre ses mains. Si violente était sa colère, si aveugle sa vengeance, qu'on racontait même, - on chuchotait plutôt, - qu'un jour, un familier ayant cessé de lui plaire, Ngandu Munene l'avait transpercé d'un coup de lance en pleine poitrine, de cette lance toute de cuivre ouvragé, chef-d'œuvre du plus habile des forgerons de la tribu et que, tel un sceptre, le puissant chef n'abandonnait jamais.

Mais le héros de notre récit n'est point ce sultan sanguinaire, qui tient sous sa férule la grande peuplade des Badia-Basakata, riverains de la F'imi et de la Lukenie; c'est au contraire un petit être fragile, qui vient de naître, tout va-gissant, dans le village d'Ekondja, un village de chaume et d'osier pareil aux autres, mais si gentiment niché en lisière de la grande sylve équatoriale, si familial avec ses cases à toit plat, rangées l'une à toucher l'autre en une longue file

de nos jours encore, à tout l'immense pays du Lac Léopold II, parce que les rivières qui le drainent coulent, à l'origine, à travers un dédale de marais et de forêts inondées, sur un fond de terre noire et d'humus, ce qui leur donne la couleur du marc de café et les fait distinguer nettement des eaux du grand Kasaï ou du fleuve Congo lui-même, glauques ou grises, chargées de sables et d'alluvions.

(4) Modjuitze: chef du clan aîné ou grand chef de la tribu.

Ngandu: le crocodile, munene: grand.



parallèle à la berge et surplombant de quelques mètres la rivière nourricière.

Dans la nuit, l'enfant était à peine né, que déjà les femmes avaient couru le plonger dans l'onde pour l'ablution rituelle, — dans la rivière tiède et féconde, source pour ces bantu na may (5) de toute joie et de toute richesse, sans laquelle leur pays n'eût point été ce qu'il était ; le mboka (6) où l'abondance régnait dans les cases.

L'enfant, un petit nègre rose encore et déjà bouclé, était né sous d'heureux auspices : le jour où le village avait engrangé sa provision de sel, extrait des herbes brûlées en tas dans les marais. Parents et assistants ne manqueraient pas d'attirer sur ce fait l'attention du sorcier dispensateur d'amulettes et de gris-gris.

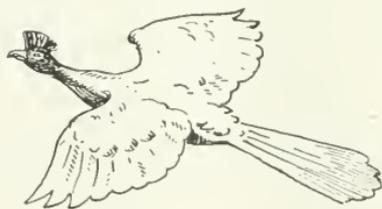
Comme les femmes gravissaient la rive en pente, dans l'exaltation du geste qu'elles venaient d'accomplir, un faisau bleu (7), chose curieuse à cette heure, traversant la rivière d'un trait, passa par-dessus leurs têtes et s'enfonça dans la forêt ; il n'en fallut pas davantage pour trouver un nom à l'enfant : il s'appellerait Bulikoko, nom indigène de

(5) Les hommes de l'eau, terme de fierté, par opposition à bantu na mukiri : les gens de la glèbe.

(6) Mboka : petite patrie, village, le chez soi.

(7) *Corythaeola cristata*. Oiseau connu dans tout le Congo sous le nom de Bulikoko. Les Européens l'appellent, parfois mais à tort, le faisau bleu.

cet oiseau superbe, au plumage diapré, qui, dans les grands arbres, sautille allègrement de branche en branche, en poussant son gloussement joyeux, tel un gai génie de la sylve: bolikoko, bolikoko.



II.

L'enfant grandissait. Nourrisson, sa mère l'avait porté inlassablement, tantôt sur le dos, tantôt sur la hanche, quand elle s'en allait à son champ de manioc la hotte aux épaules.

Que de fois il avait grelotté, quand, au matin, à peine sorti de la hutte enfumée, tout nu, Bosika le déposait, à même le sol, dans un léger creux de sable.

Sa petite tête frêle avait brimbalé dangereusement au rythme de la danse, dont la négresse ne se privait pas, en dépit de son mioche étroitement serré dans sa ceinture d'écorce battue.

Ou bien encore ses petits pieds avaient trempé dans l'eau quand sa mère s'en allait relever ses nasses ou pêcher la silure de son trident de jouc ; avec elle, il avait frémi à la décharge du poisson électrique.

A présent, c'était un petit négrillon bedonnant, courant entre les cases du village, pourchassant les chiens et les poules, suçant des bouts de cannes à sucre. Rien ne se passait

en Èkondja ou les gosses s'y pressaient curieux, le petit Bulikoko toujours au premier rang, quatre doigts dans la bouche, son petit corps nu tout gris de poussière.

Il avait la frimousse éveillée : deux grands yeux larges ouverts sur la vie, la vie à la fois sauvage et rude qui s'agitait autour de lui, et des dents toutes blanches dans une bouche riieuse. Tout jeune il se révélait vif et adroit, petit chef de bande né pour les gamins de son âge. Nombreuses étaient d'ailleurs les occasions où, dans la brousse toute proche, il pouvait faire l'essai de sa jeune force et de sa dextérité. Un jeu que sa petite troupe affectionnait entre tous, était le jeu de kubuma ndeke : la chasse aux petits oiseaux...

Une lourde pierre plate, juchée en équilibre sur trois bâtonnets, une longue fibre de palmier raphia constituaient l'attirail nécessaire. Le tout était d'installer ce traquenard en un endroit propice. On répandait dessous quelques graines et l'on attendait, à l'abri, pour tirer la ficelle, que quelque joli passereau, tisserin, bengali, veuve-paradis ou bec-de-corail y vînt becqueter. D'un coup sec, on faisait crouler



alors l'échafaudage et l'oiselet, fort mal en point, passait aux mains d'impitoyables petits bourreaux.

A d'autres moments, les gamins s'essayaient au tir de leurs arcs minuscules. Sous les premiers arbres de la forêt, les victimes étaient nombreuses qui s'offraient à leurs jeux cruels: les mulots, les musaraignes, les oiseaux multicolores: calaos, piverts ou encore le merle métallique, éclair d'acier bleui sur la tenture verte des frondaisons.

Quand la saison s'y prêtait, ils s'embusquaient près des fourmilières et capturaient prestement les fourmis ailées, alors qu'elles s'échappaient des conduits souterrains pour le vol sans lendemain de la pariaade.

Les ailes, que le moindre choc suffit à faire tomber, parsemaient le sol et, d'une main agile, les enfants jetaient les



gros insectes dans une écuelle pleine d'eau. Le bon repas que cela promettait !

Ainsi Bulikoko n'était-il jamais le dernier à porter à sa mère de quoi assaisonner agréablement la patée de manioc.

Il était d'autres distractions encore, mais il fallait user de ruse pour en prendre sa part. Le soleil couché, quand l'ombre descendait sur la forêt mystérieuse, que l'eau de la rivière se prenait à réfléchir les innombrables étoiles du pur ciel africain, les femmes se réunissaient autour des feux pour s'y raconter les potins du village comme aussi ces interminables histoires, ces fables passionnantes où passaient et repassaient dans leur rôle propre, les animaux de la brousse : le léopard, — nkoy, — l'invincible ; le serpent, — nioka, — le retors ; boloko, l'astucieuse petite antilope naine, et le chacal malin et nkoso, le perroquet querelleur, et la sage tortue et l'écrevisse : „Dzike-kako-ngba”, disait l'écrevisse, délicieuse onomatopée rendant le frisselis des pattes dans les paniers de pêche.

Parmi les femmes, les unes étaient plus réputées que les autres pour leur talent et, lorsque Nsomomi prenait son tour de parole, tous s'approchaient davantage et les gosses poussaient la tête aux portes des huttes environnantes, profitant de l'attention générale, requise par la narratrice, pour s'associer au plaisir.

Mobanganzale non plus, la grande fille du potier, ne contaît point mal et voici ce que Bulikoko entendit, un soir, de sa bouche.



Une femme était partie à la pêche, dans la partie de la rivière réservée à son clan, loin du village. Sa pirogue glissait mollement le long de la rive, près des herbes folles, inondées de soleil, où vivent les libellules azurées, où les tiges ploient sous les nids innombrables des oiseaux piaillleurs. Plus loin l'esquif passait sous les basses branches, dans l'ombre fraîche d'un immense mirumba et la femme de s'arrêter alors, car la sueur coulait abondante sur son corps de bronze.

Un oiseau toutefois la précédait, d'un vol saccadé, filant toujours plus avant chaque fois que la pirogue approchait. C'était un de ces martins-pêcheurs (8) jolis, blancs et gris, qui, planant au-dessus de l'eau, s'y laissent tomber comme une pierre, le rostre en avant, sur la proie qu'ils surprennent à la surface.

Et la femme releva ses filets, captura le poisson empri-

(8) Ceryles. Quand cet oiseau plane par dessus la surface des eaux, ses mandibules font entendre un bruit caractéristique et étouffé de castagnettes.

sonné dans les barrages de jonc et de glaise, qu'elle vidait à l'écopée. Sa pêche fut abondante et la pirogue chargée à plein bord. Joyeuse, la femme s'en retourna, mais l'oiseau surgit alors et dit :

- D'où viens-tu? Io hoo. Io hoo.
- Je reviens de la pêche.
- La pêche fut-elle abondante? Io hoo. Io hoo.
- Mes paniers sont remplis, ma pirogue déborde.
- Donne m'en une petite part? Io hoo. Io hoo.
- Je ne t'en donnerai rien.
- Tu n'en garderas rien. Io hoo. Io hoo.
- Ce n'est pas toi qui me prendras ma pêche !

Et la femme poursuivit son chemin ti-ti-ti, ce qui veut dire qu'il était long le chemin, long et long. Et, en cours de route, la femme se rendit compte que la pirogue s'allégeait ; que le contenu des paniers diminuait, que l'oiseau lui ravissait sa pêche ; tant et si bien que, lorsqu'elle accosta la berge du village, il ne restait plus qu'un poisson, un tout petit poisson de rien du tout.

Et la femme répandit des larmes abondantes et conta ses déboires à son mari.

Le mari entra dans une belle colère. Il appela ses frères, il appela ses esclaves et tous s'en allèrent au plus vite au gîte de l'oiseau.

Ils trouvèrent celui-ci qui se repaissait encore de tout le poisson dérobé et les hommes le tuèrent et, quand ils voulurent le charger sur leurs épaules, il était si lourd qu'ils ne purent y réussir. Ils le coupèrent en quatre parts, et ces quatre parts en quatre fois quatre parts, et bien des fois encore chaque morceau en quatre parts, et ainsi ils le ramenèrent chez eux.

Telle est l'histoire de la femme avare et de l'oiseau gourmand.



Et tous les assistants de s'esclaffer. C'était là vraiment une belle histoire ! Mais à peine était-elle finie que Nsomomi voulut en conter une à son tour et tous se rallièrent, dans un religieux silence, à cette proposition. Nsomomi était une jeune femme au corps tout rougi de ngula (9), les cheveux séparés en petites tresses toutes parallèles et abondamment ornés de blancs coquillages nsumu (10). Trois petits traits

(9) Le ngula est un bel arbre à bois rouge sang-de-bœuf. Le tan, contenu entre l'aubier et l'écorce, donne la poudre de ngula dont les noirs s'enduisent par coquetterie.

(10) Nsumu : Porcelaine-cauris (*Cypraea moneta*), petit coquillage univalve et convexe que l'on récolte sur la côte de Guinée, et qui sert de parure ou de monnaie



de kaolin (11) rayonnaient du coin externe de chaque œil. Elle tenait à la main un likembe (12) et en jouait de temps à autre pour soutenir son récit d'une note harmonieuse.

L'histoire que conta cette fois Nsomomi était celle de Mboloko, l'antilope naine aux pieds graciles.

* * *

L'éléphant Ndjoko, invita certain jour tous les animaux à venir danser dans son village. Les animaux répondirent en foule à cet appel et Ndjoko, qui voulait bien faire les choses, avait prévu un vaste grenier à vivres tout rempli de provisions.

Son désir était que l'on dansât jusqu'à épuisement des forces et qu'ensuite, à son signal, chacun s'en allât dormir.

Boloko, à l'exposé de ce programme séduisant, fit remarquer qu'il offrait quelque danger. Quelqu'un dans l'assemblée, ne voudrait-il pas, profitant de ce que tous seraient

(11) Kaolin: argile blanche et friable, servant en nos pays à la fabrication de la porcelaine.

(12) Likembe: Instrument de musique composé de lamelles métalliques ou de bois sonore, appliquées parallèlement les unes aux autres sur une caisse de résonance. Les pouces du musicien les mettent en branle en appuyant sur le bord inférieur et légèrement relevé des lamelles. Souvent aussi cet instrument porte le nom de marimba.

assoupis, s'introduire subrepticement dans le hangar aux vivres ?

Pour obvier à ce danger il serait prudent que chacun, avant de se livrer au sommeil, enlevât le pelage de ses pieds, — comprenons par là ses chaussures, — et le suspendît au faitage du grenier. De la sorte, plus personne ne pourrait marcher ni, partant, commettre quelque larcin. La proposition fut unanimement approuvée et Ndjoko désigna nkoy, le léopard, pour assurer la garde du hangar.

On dansa longtemps, toute la soirée, toute la nuit, on but et mangea de même et, quand tous furent recrus de fatigue, Ndjoko à la grande trompe, aux longues défenses, barrit, ce qui donna le signal de la retraite. Chacun gagna son gîte, chacun suspendit le fourreau pileux de ses pattes au faitage du grenier. Le chacal fit tomber la pluie, puis tous se livrèrent au sommeil.

Boloko regarda autour de soi, tous dormaient, Nkoy dormait, le chacal dormait et Boloko se leva, chaussa les sabots de l'antilope-cheval, se promena de long en large devant la porte du grenier, puis s'y introduisit et mangea, mangea tant qu'elle put.

Quand les animaux s'éveillèrent, nkoy remarqua les traces de l'antilope-cheval dans le sable mouillé. Il vit que quelqu'un avait dérobé des vivres et s'en plaignit à Ndjoko.

Les animaux s'assemblèrent et Boloko s'écria : „C'est l'antilope-cheval !” On fit comparaître celle-ci. On l'accusa de s'être introduite dans le grenier à vivres, de s'y être gobergée pendant le sommeil des danseurs. L'antilope-cheval assura qu'elle avait dormi tout son saoul, qu'elle n'avait pas dérobé de vivres. Les animaux s'écrièrent alors : „Mais vois donc tes traces”, et ils condamnèrent l'antilope-cheval et celle-ci fut mise à mort. Et l'on but et l'on mangea et l'on dansa et, quand tous furent très fatigués, Ndjoko barrit, chacun gagna son gîte, enleva la peau de ses pieds, le chacal fit tomber la pluie et tous s'endormirent.

Quand tous les animaux furent plongés dans un lourd sommeil, Boloko regarda à gauche, regarda à droite, vit que tous dormaient, et Nkoy et le chacal: et Boloko se leva, chaussa les sabots de la jolie antilope-waterbuck, se promena de long en large devant la porte du grenier aux vivres, puis s'y introduisit et mangea, mangea tant qu'elle put.

Quand les animaux s'éveillèrent, nkoy remarqua les traces de l'antilope-waterbuck devant la porte du grenier ; il vit que quelqu'un avait dérobé des vivres et s'en plaignit à Ndjoko. Les animaux s'assemblèrent, Boloko s'écria : „C'est l'antilope-waterbuck !”

On fit comparaître celle-ci, on l'accusa de s'être introduite dans le hangar, de s'y être gobergée pendant le sommeil des

danseurs. L'antilope-waterbuck assura qu'elle avait dormi tout son saoul, qu'elle n'avait pas dérobé de vivres.

Les animaux s'écrièrent alors : „Mais vois donc tes traces” et ils condamnèrent l'antilope-waterbuck et celle-ci fut mise à mort.

Et il en advint ainsi de l'antilope des sables et du pangolin et de la sitetunga, l'antilope palmipède des marais ; tous se virent accusés et tous furent mis à mort. Et puis ce fut nkoy lui-même et puis la mangouste.

Survint alors muassi na kalakala, une vieille femme, qui dit à l'éléphant : „Ndjoko, tu tues tous les animaux en vain, l'antilope-cheval n'a pas volé, l'antilope-waterbuck n'a pas dérobé de vivres, ni l'antilope des sables. La mangouste ne s'est jamais introduite dans le grenier à provisions ; ni l'antilope des marais, — grand Ndjoko, — ni nkoy, ni le pangolin n'ont rien sur la conscience. C'est Boloko, la petite antilope naine qui, après t'avoir suggéré de faire enlever le fourreau de leurs pattes aux animaux, chaussa leurs sabots et déroba les vivres. Désigne donc Katchetche, l'écureuil, pour surveiller le grenier et je lui donnerai un remède, qui s'il dort, l'éveillera au moment voulu.”

Et Ndjoko d'approuver.

Les animaux dansèrent et burent et mangèrent et dansèrent encore. Quand le moment fut venu, Ndjoko Munene

barrit, tous suspendirent au faitage du grenier le fourreau pileux de leurs pattes. Le chacal fit tomber la pluie et tous s'endormirent. Boloko regarda tout autour d'elle ; tous les animaux étaient plongés dans un lourd sommeil et Boloko se leva, chaussa les sabots du phacochère ngurube(13), se promena de long en large devant le grenier. Katchetche dormait ! Boloko s'introduisit dans le grenier et mangea, mangea ; mais à côté de Katchetche était le remède musisa, et musisa dit à Katchetche tout bas, tout bas : „Katchetche, réveille-toi, le voleur est là, le voleur est là” et Katchetche, tout prudemment, entr'ouvrit un œil. Il vit manger Boloko, Boloko avec les sabots de ngurube, qui mangea longtemps et beaucoup.

Quand les animaux s'éveillèrent, ils virent les traces de ngurube et tous s'écrièrent : „Oooôh ! Ngurube !” Ngurube dit : „Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi !” et Katchetche avertit Ndjoko et Ndjoko dit aux animaux : „C'est Boloko qui a volé des vivres en chaussant les sabots de Ngurube” et les animaux s'écrièrent : „Oooôh ! Boloko !” Et ils terrassèrent Boloko et la lièrent. Son compte était bon. Mais Boloko s'écriait : „Ce n'est pas moi”. Et les animaux répondirent en chœur : „Boloko est une voleuse, une épouvantable voleuse”. Ils voulurent exécuter Boloko sur-le-champ ; mais Boloko criait toujours „Ne me tuez pas ici. Vous souil-

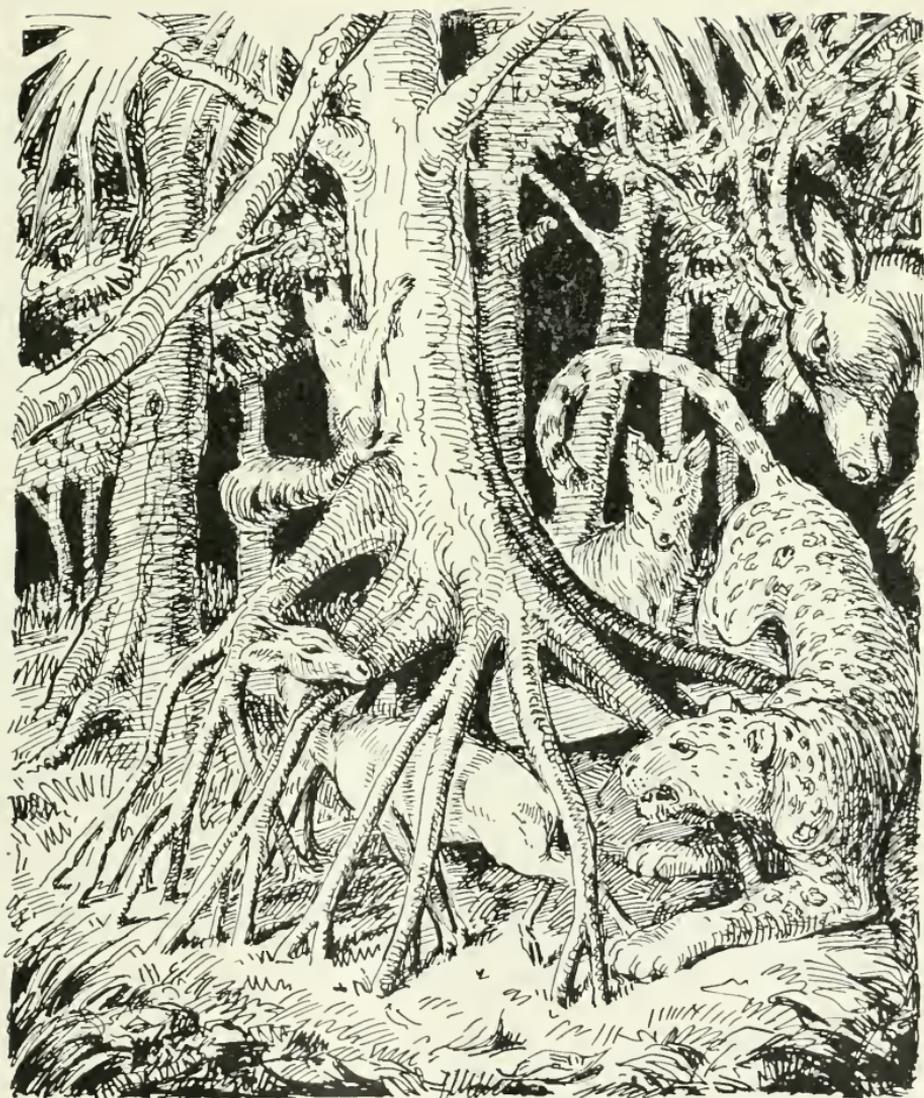
(13) Phacochère : cochon sauvage ou sanglier d'Afrique.

leriez l'endroit où vous voulez me manger''. Puis encore: „Emportez-moi dans la forêt''. Et on la traîna à l'orée de la forêt. Puis Boloko s'écria: „Enlevez ces lianes qui me lient. C'est autant de besogne que vous n'aurez plus après. Frappez-moi contre terre et je serai morte.'' Les animaux défirent les lianes. Ils frappèrent Boloko contre terre; mais Boloko d'un bond, s'éclipsa dans la forêt.

Le fils de Nkoy s'écria alors: „Boloko est une grande voleuse, elle a beaucoup dérobé et mangé. C'est à cause d'elle que beaucoup d'animaux sont morts. Il faut qu'elle expie !''

Et les animaux de poursuivre Boloko dans la forêt. Boloko pourchassée, avisa un pandanus aux racines aériennes; elle se réfugia tout au fond de cet entrelacs. Le fils de nkoy fouilla les racines de sa griffe acérée. Il saisit une des pattes de Boloko et la tenait dans sa griffe; quand Boloko poussa un éclat de rire: „Tu tiens un morceau de bois, Nkoy'', s'écria-t-elle et Nkoy lâcha prise; Boloko bondit dans la forêt et s'enfuit au nez des animaux ébahis qui s'écrièrent: „C'était donc bien la patte de Boloko !''

Boloko courut, bondit, sauta, galopa. Elle atteignit enfin un village où il y avait beaucoup de boloko. On battit le tam-tam et tous les boloko de danser et Boloko leur dit: „Tranchez-vous les oreilles. Vite, vite! tranchez-vous la queue !''



Et Boloko de se trancher les oreilles et la queue, et tous les boloko de se couper les deux oreilles et la queue.

Quand les animaux surgirent, ils demandèrent: „Où est Boloko?” — „Nous n'avons pas vu Boloko”. Ils dirent que le larron qu'ils cherchaient avait des oreilles et une queue et les boloko de répondre: „Ici, il n'y a que des boloko sans oreilles et sans queue.”

Et tous les animaux s'en retournèrent chez eux, l'oreille basse.



L'histoire avait été d'une particulière durée, ce qui en augmentait incontestablement la valeur. A présent la nuit était avancée.

Des foyers, ne s'échappaient plus que quelques fumeroles bleuâtres, insuffisantes pour tenir à l'écart les moustiques harcelants.

Le murmure des anophèles (14) emplissait l'ombre et, sur le velours noir de la forêt, brillaient claires les lucioles. A pas feutrés, chacun se glissa vers sa case.



(14) L'anophèle : moustique vecteur de la malaria.

III.

Dix saisons sèches avaient passé et dix saisons des pluies et, à nouveau, perché sur une branche au ras de l'eau, les ailes éployées, au guet, l'oisau-serpent (15) dit au caïman :

„Finies les pluies, les eaux vont baisser, voici venir les hommes”. Et la gent noire, en effet, envahit à nouveau les bancs de sable, les claies de rotin furent tendues en travers des lagunes, le poisson pourchassé dans les blancs d'eau, capturé à la main. Des bandes rieuses, aux incisives limées, sondèrent le limon des berges de leurs tridents aux pointes ferrées, piquant par-ci, piquant par-là jusqu'à ce qu'un tres-saillement, répercuté dans le manche de l'engin, les avertît qu'ils avaient touché quelque siluridé moustachu, plongé déjà dans son sommeil hivernal.

C'est à cette époque que Bulikoko fut jugé digne d'entamer son initiation auprès de son père, Mbu.

(15) *Anhinga rufa* : sorte de cormoran du Bas-Congo. Lorsqu'il nage, la tête et le cou émergent seuls, et ceci fait songer au serpent quand cet ophidien traverse une rivière à la nage.

Mbu était à la fois le forgeron du clan et le maître de la chasse du village, et ceci lui valait d'être vénéré à l'égal d'un notable.

S'il portait ce nom de Mbu, c'est qu'il était l'aîné de deux jumeaux. Son frère puîné était le potier et portait, du fait de cette parenté, le nom de Mpia.

La survenue de jumeaux dans la plupart des tribus de l'Afrique centrale est, en effet, saluée avec joie et considérée comme une marque de la bienveillance particulière des divinités tutélaires.



Quand pareil événement se produit chez les Badia-Basakata, les parents de la mère se rendent, sans délai, en pèlerinage, sur neuf tombes de jumeaux, ces derniers étant généralement enterrés à la croisée des chemins. Ils prélèvent sur chaque tombe une poignée de terre qu'ils déposent au chevet de la mère, convaincus que cinq de ces mottes de terre sont nécessaires à l'aîné des enfants, quatre au puîné, pour leur assurer la vie longue.

Mbu avait, au demeurant, la réputation d'un artisan habile ; les outils qui sortaient de ses mains étaient solides et souvent artistement décorés au burin monkea. C'étaient des houes, des fers de lance, de flèche ou de harpon, des croissettes servant de monnaie d'échange, des couteaux de chasse et même des rasoirs à la lame arrondie en fleur de lotus. Souvent les pointes ou le tranchant des outils étaient trempés pour en augmenter la dureté. A cet effet, les artisans les chauffaient au rouge étincelant et les plongeaient ensuite dans de grandes jarres d'eau salée.

Quant à Bulikoko, il n'était pas peu fier à la perspective de devenir, lui aussi, un jour, mobeka, forgeron. Admis dorénavant à partager le repas des hommes, toute son attitude donnerait de cette fierté les signes les plus évidents.

Au seuil de l'adolescence, il était à présent un jeune nègre souple et sans graisse superflue ; il portait une courte lance

que lui avait offerte son père, une ceinture de cuir d'antilope et, en manière de pagne, un tablier d'écorce battue, large de deux travers de main. Bulikoko eut tôt fait de s'initier aux secrets nombreux du métier le plus apprécié des noirs. Il savait comment obtenir du feu en frottant l'un sur l'autre le silex et l'amadou. Il allait recueillir lui-même cette dernière matière sur les pétioles du palmier à huile (16) et la faisait macérer ensuite dans l'eau que recèlent en abondance les troncs de bananier pourris, ce qui, au dire des anciens, en augmentait l'inflammabilité.

Il maniait avec habileté le soufflet de la forge, curieux instrument composé d'une pièce de bois ronde, percée de tuyères, garnie, à son plus large bout, de quatre cuvettes creusées à l'herminette et couvertes de calottes en feuilles de bananier. A l'aide des baguettes, qui commandaient chacune de ces calottes, le jeune forgeron provoquait un effet de soufflerie et attisait le foyer.

L'une de ses tâches principales était d'aller dans un village voisin chercher le fer brut chez le fondeur. A cette occasion, il mit tout en œuvre pour surprendre un secret

(16) *Elaïs guineënsis*, véritable providence des noirs; que n'en utilisent-ils pas? Les feuilles servent à couvrir les huttes, à confectionner des paniers, les fibres à tisser des nattes et des pagnes. Les fruits orangés, réunis en gros régimes, donnent l'huile de palme si utile dans la cuisine indigène; la sève, le vin de palme ou malafu. Et que d'autres usages nous pourrions citer encore!



dont la famille du fondeur était particulièrement jalouse. Non sans ruse, Bulikoko parvint à l'endroit de la brousse où s'élevait le haut-fourneau: un grand cône en terre de termitière. Il vit ainsi comment le métal en fusion s'écoulait des pierres à fer, amoncelées en couches, alternées avec du charbon de bois, dans la chambre cylindrique du four.

Rentré à la forge paternelle, il battait ce fer brut à l'aide de la masse servant à cet effet ; il l'amincissait avec d'autres aides, en chassait les scories et le passait à son père qui le travaillait ensuite sur l'enclume, kebe, enchassée dans un bloc de bois posé à même le sol. Il fallait une longue expérience, en effet, pour atteindre à la dextérité de Mbu quand celui-ci recourbait avec adresse les redoutables couteaux de jet ou les coupe-coupe avec lesquels on tranche sournoisement, à la guerre, les jarrets de l'adversaire. Bulikoko ne pouvait non plus espérer, avant longtemps, ciseler, comme son père, les haches de parade ni tordre, en une élégante spirale, le manchet du rasoir.



La forge était, au centre du village, une sorte de hangar en chaume, ouvert aux quatre côtés. En saison sèche, comme c'était le cas, les chalands ne faisaient point défaut ; tous

voulaient, et chacun selon ses moyens, se munir d'armes neuves, honorables pour tout dire, car l'époque des grandes classes approchait.

Molebe apportait trois poules et un coq pour commander à Mbu un fer de lance et cinq fléchettes ; Keleo, moins fortuné, apportait suffisamment de sel pour s'acheter un couteau. A défaut d'arme, il pourrait au moins se jeter sans tarder sur les grosses pièces abattues et s'y tailler de sanglantes lanières qu'il engloutirait à même.

Le vieux Nkenie, lui, était riche: ses femmes nombreuses lui assuraient des revenus abondants. Une à une, elles apportaient devant la case de Mbu de pleines mutètes (17) de poisson fumé et quelques boîtes à cauris, taillées dans des calebasses.

Pareils échanges vaudraient à leur maître des couteaux et des lances pesantes, propres à la défense, car ses membres perclus ne se prêtaient plus à la gymnastique subtile de l'arc.

Les chasseurs s'excitaient les uns les autres à la perspective du carnage proche ou des belles journées à passer sur les traces de la bête, de la bête quelle qu'elle soit et toujours bonne à tuer, car le summum de la satisfaction pour un vrai

(17) Sorte d'emballages de forme allongée, faits de feuilles de palmier grossièrement tressées et destinés à être portés sur la tête.

nègre n'est-elle pas de dévorer à belles dents la nyama, la viande, la seule nourriture qui vous fasse homme, — comme ils disent, — qui puisse vous donner force et courage? Aussi les greniers se vidaient-ils au profit de ceux que leur art et leur adresse rendaient indispensables.

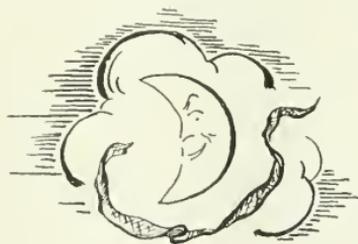
Du matin au soir, dans la chaleur torride, Bulikoko chauffait ses fers, battait la masse rougeoyante, aplatissait les lames, affilait les tranchants.



Le sorcier avait, lui aussi, fort à faire; un tel attendait de lui des incisions dans les poignets et aux tempes, propres à conjurer le mauvais sort et à rendre plus sûr le tir de son arc; tel autre lui achetait au prix fort, — car le vieux roublard était âpre au gain, — de ces amulettes infailibles, os de gazelle ou dent de croco, qui vous font victorieux à la chasse comme au combat.

Les malins, toutefois, ceux qui se croyaient plus versés que les autres dans la science des nkisi, exigeaient de la „peau de lune”. La croyance existe, en effet, que l'astre nocturne change de peau à chaque lunaison, pendant le temps où il reste caché. Nul ne lui voit jamais perdre sa peau, qui tombe toujours en forêt. Dès lors, il est aisé de comprendre

que ce que les nègres prennent pour de la peau de lune, si fertile en profits pour le sorcier, n'est autre chose que la mue des serpents, pellicule diaphane aux reflets nacrés.



IV.

Arriva enfin le jour de la grande battue. La veille, sous le grand copalier, au bout du village, Mbu s'était concerté avec les notables et les plus vieux chasseurs, car les herbes à présent étaient sèches comme l'amadou et toute la plaine, à l'approche du tison incendiaire, ne ferait qu'un immense brasier.

La lune aussi était propice et les traqueurs pourraient s'en aller dès le soir pour atteindre le plus loin possible, dans le sud, les confins du territoire de chasse compris entre la Lukenie et son affluent la Luamvu-luamvu. Marchant dans la nuit, ils agiteraient devant eux les tisons ardents qui leur serviraient à allumer, dès l'aube, le grand feu de brousse.

Bulikoko avait tôt fait de saisir la manœuvre qu'avait conçue son père. Le vent dominant, soufflant toujours dans la même direction, ne manquerait pas, en effet, de balayer l'incendie des extrémités de la plaine vers la galerie forestière proche du confluent. A l'orée de celle-ci, prudemment em-

busqués, les chasseurs attendraient le gibier fuyant devant les flammes.



L'horizon s'éclairait, la grive entamait à peine sa ritournelle



que toutes les pirogues d'Ekondja quittaient la rive dans un joyeux tolu-bohu, parmi les cris et les lazzi: „Nyama, nyama mingiooo!

„Nkenie, muntu na kalakala, abuma nyama soko moke te ooôh!” (18)

Dans le matin gris se répercutait l'écho d'une joie immense, sur la large nappe d'eau, qui coulait lourdement.

Dans l'agitation du départ, on eût dit d'une nuée d'araignées d'eau, qui glissent par saccades, écrivant, sur le miroir liquide, leur perpétuelle histoire.



Quand les chasseurs s'alignèrent à la bordure de la plaine, le soleil n'était pas au tiers de sa course et déjà l'horizon

(18) De la viande de chasse, beaucoup de viande de chasse! Nkenie, le vieil homme, ne parviendra pas à tuer ne fût-ce qu'une seule petite bête!

entier se trouvait ennuagé d'une épaisse fumée. Un crépitement sans fin retentissait dans le lointain, des flammes immenses se tordaient, soulevant en trombe poussière, feuilles sèches et brindilles. Autour du brasier, des sarabandes d'oiseaux, happant au vol les insectes affolés, traçaient, d'un vol chaviré, de nerveuses arabesques.

Les herbes étaient tellement hautes et drues, que même les guetteurs juchés dans les basses branches des arbres ne pouvaient observer tout ce qui se passait dans la plaine onduleuse, coupée de ravinelements.

Mbu et son fils se tenaient au creux d'une termitière-cathédrale à demi effondrée. A leur droite et à leur gauche on n'apercevait que quelques têtes crépues, celles des indigènes occupés à tendre de légers filets à la lisière du hallier.

Le maître de la classe mettait l'attente à profit pour initier son fils à la science de la brousse, que tout noir possède à un si haut degré, et à laquelle les gamins se vouent, dès leur plus tendre enfance, à l'école d'une très rude expérience.

Mbu expliquait comment tendre des lacets en pliant en arc, sur la piste habituelle du gibier, un arbuste flexible, et en fixant au sol, non sans beaucoup d'adresse, une liane en nœud coulant que tendrait l'arbuste dès que la bête ferait jouer le déclic.

Les nègres excellent ainsi à utiliser les rustiques matériaux que leur offre la nature.

Et Mbu disait encore: „Les nsama, les mpongo, la boloko (19) ne sont pas des animaux dangereux; tous sont „bons à prendre au filet; le simbiliki (20) est aisé à abattre „d'un coup de hachette, mais il est vif et il faut se méfier de „sa morsure, car ses dents sont effilées.

„Ndjoko, l'éléphant, est un animal imposant, qu'il est „prudent de ne pas affronter de face; il ne faut pourtant „pas redouter sa rencontre outre mesure car, s'il lui arrive „de se dérober à ta vue dans l'épaisseur du fourré, tu n'ap- „procheras pourtant jamais de lui sans l'entendre et, de „la sorte, tu ne peux „être surpris.

„S'il ne fait pas reten- „tir les échos en fracas- „sant les jeunes arbres et „les branches, en arra- „chant de sa trompe les



(19) Gazelles diverses. Le nom de Boloko s'applique habituellement et à travers tous le Congo aux antilopes des espèces les plus petites, du genre *Cephalophus* notamment; hauteur moyenne au garot: environ 35 cm.

(20) Gros rat de brousse de la taille d'un lièvre, bon à manger: *Thrionomys swinderianns*.

„herbes et les broussailles, les borborygmes et autres bruits
„tonitruants qui accompagnent chez lui une bonne diges-
„tion, t'avertiront toujours de sa présence.

„Les animaux les plus dangereux sont les buffles, qui,
„seuls ou en troupeau, foncent en aveugles sur l'homme as-
„sez téméraire pour leur faire la chasse. Le léopard (21),
„lui, te surprendra, même le jour, au tournant du chemin,
„ou en tombant d'une branche, quand tu ne t'y attendras
„pas. Bondissant sur tes épaules, il te labourera la gorge et
„la poitrine de ses griffes impitoyables. Il est de nos frères
„de race que nous avons réussi à sauver de ses dents, mais
„tous ont toujours succombé peu après à leurs horribles
„blessures. Nkoy tue par soif de carnage et lorsqu'un bond
„souple lui fait franchir sans bruit l'enclos des chèvres, il les
„massacre toutes pour n'en emporter que la moitié d'une."



Et tandis que Mbu par-
lait, un grouillement in-
solite se manifesta au ni-
veau du sol: tout ce que
la terre et les racines des
herbes devaient contenir
d'insectes semblait se

(21) Il n'y a pas de lions dans les parages du Lac Léo. Il, par contre ils sont fort nombreux au Sud du Kwa, dans l'entre Congo-Kwango. Il n'y a pas non plus de rhinocéros.

mettre en mouvement, fuyant l'incendie, dont le crépitement se faisait de plus en plus distinct et rapproché. Puis d'autres formes apparurent: rats, musaraignes et tout un monde de petits rongeurs qui se hâtaient, se faufilant à travers les parties basses des herbes vers la forêt, devant laquelle s'arrêterait l'océan de flammes. Puis ce furent, rapides comme l'éclair, des serpents, des scorpions, des lézards.

La termitière s'élevait à faible hauteur parmi les herbes immenses, grillées déjà par le soleil et que le brasier dévorerait tantôt en une assourdissante pétarade de joncs éclatés.

Bulikoko s'y tenait arc-bouté fièrement, un pied sur le rebord avancé de cette petite redoute naturelle: en son cœur bouillait désordonnément tout ce que la nature y avait mis de passion pour la chasse, la lutte, le risque. Ah! s'il pouvait, lui aussi, porter témoignage de sa vigueur et de son adresse, abattre à ses pieds quelque bête déboulant affolée! Comme il se sentirait grandi aux yeux de ses compagnons et du village tout entier! Sa droite serrait fébrilement la sagaie et, dans la main gauche, il tenait encore deux armes de réserve. Des yeux, il fouillait les alentours, impatientement.

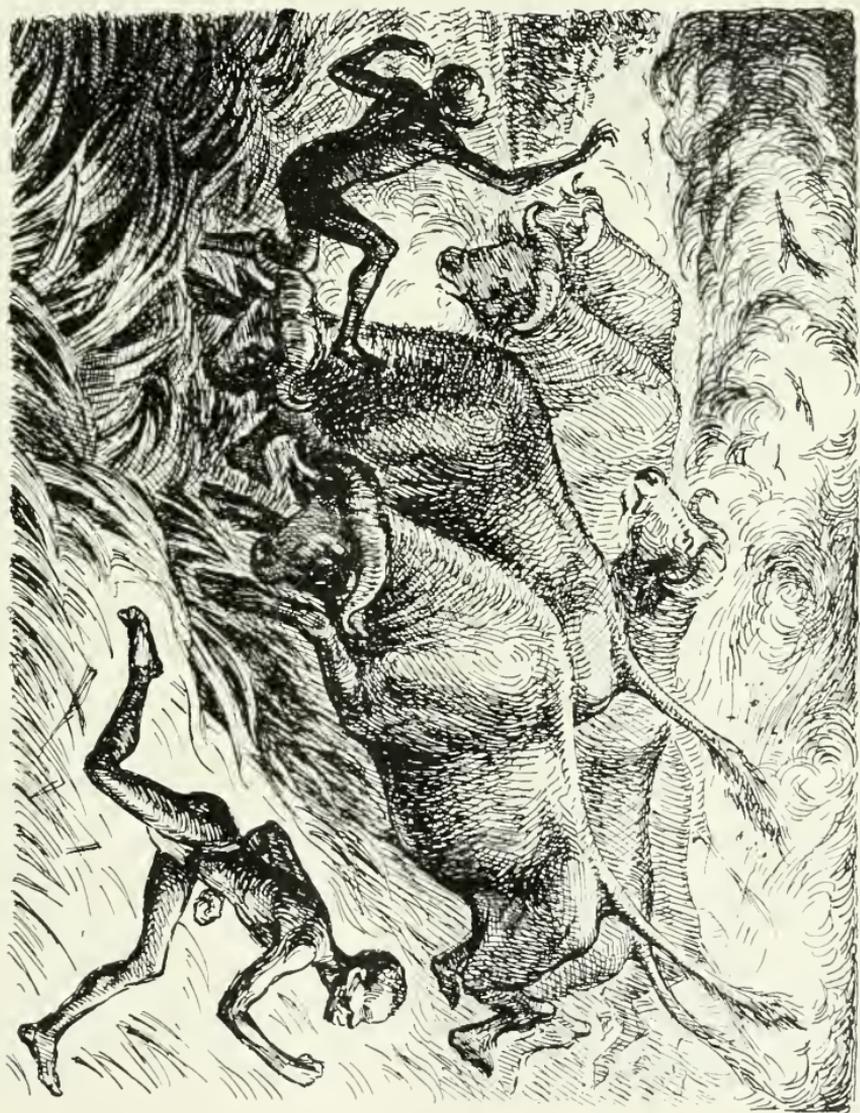
Le moment, cette fois, semblait proche où le gibier digne d'une flèche, débucherait à son tour de la savane. Déjà, on entendait les hurlements des traqueurs par delà le rideau de flammes. Le bruit qu'ils faisaient suppléait au nombre.

Armés, qui d'un gourdin, qui d'un épieu, ils agitaient des sonnailles ou soufflaient dans des trompes de corne pareilles à des olifants.

Et soudain, devant les chasseurs, la terre trembla ; un galop furieux martela le sol, sonore comme de la brique durcie. Les hautes herbes s'abattirent comme fauchées sous l'orage. Cornes baissées, mufles au ras du sol, les buffles chargeaient et, dans un fracas de tonnerre, nivelèrent la brousse sur leur passage

Parmi les Badia-Basakata, ce fut la panique la plus désordonnée. Tous hélas, ne purent point sauter prestement, tels des macaques, derrière un obstacle proche et, quand l'ouragan des croupes rousses eut déferlé, trois chasseurs gisaient éventrés, écrasés, que leurs frères durent emmener promptement dans la forêt, à l'abri de l'incendie.

Bulikoko, du haut de son faible retranchement, les yeux exorbités, avait vu mieux que quiconque l'énorme troupeau des buffles fonçant impétueusement tout autour de lui. Puis, une fois atteints les premiers arbres de la galerie forestière, il les avait vus, obéissant aveuglément à l'exemple du vieux mâle, conducteur de la horde, tourner à gauche, tous à la fois, et se glisser entre la nappe de flammes qui déferlait et l'épaisseur trop grande du bois. Ses bras lui en étaient tombés d'effroi et, à présent, muet, il regagnait la rive, à la suite de son père.



Là, tous les chasseurs se retrouvèrent bientôt auprès des pirogues et, soudain, un immense kelele s'éleva: tous criaient à la fois, autant pour se soulager de la crainte qui leur avait glacé l'échine, que pour se consoler du désappointement que leur laissait cette chasse manquée et, tandis que les plus proches parents des morts traînaient les cadavres jusque dans les canots, la dispute se fit générale sur cette catastrophe inattendue.

Mbu seul restait impassible, manifestant son dédain de la fatalité en crachant loin devant lui. Puis il gagna sa pirogue, donnant ainsi le signal d'un triste retour.



V

Des mois s'étaient écoulés depuis cet événement calamiteux, lorsqu'un jour Mbu, accroupi sous le hangar de la forge, surveillant le travail de son fils et de ses aides, vit arriver à lui son frère Mpia, le potier, rentrant d'une absence prolongée en des villages voisins.

— „Tu es là, Mpia ?”

— „C'est moi que voici, Mbu, mon frère.”

— „Tu es venant ?”

— „Je suis venant.”

— „Assieds-toi.”

— „Je m'assieds.”

— Causons.”

— Causons.”

Ayant ainsi satisfait aux lois de l'étiquette et d'une bonne hospitalité, les deux frères entamèrent une longue conversation, tandis que des jeunes filles, averties par Bulikoko,

venaient déposer devant eux une pleine jarre de malafu et une petitealebasse en guise de gobelet. Passant en revue les événements dignes de remarque, ils en vinrent à la conclusion qu'une ère de calamités s'était abattue sur Ekondja. La grande battue de la saison sèche avait tourné au tragique et n'avait pas rapporté le moindre gibier ; durant de longs jours, les femmes des morts avaient fait retentir le village de leurs lamentations ; aussi les fétiches des chasseurs malheureux avaient-ils été jetés à l'eau, pour les punir d'avoir laissé mourir leurs protégés.

Depuis, „l'esprit de l'eau" (22) avait englouti un jeune Molia Mosakata (23), qui, trop hardi, avait emprunté une vieille pirogue que de gros paquets d'argile ne réussissaient pas à calfater. La tornade avait agité soudain les eaux de la Lukenie et fait chavirer l'esquif. Plusieurs jours après, des pêcheuses avaient découvert le cadavre accroché dans les herbes de la rive ; une traînée de sang aux narines attestait à l'évidence que le mort avait été victime du Nyama na

(22) L'esprit des eaux ou Nyama na ma. Toute mort tant soit peu suspecte est attribuée par les noirs à l'intervention de quelque génie irrité, des âmes des défunts ou aux pratiques de sorcellerie d'un ennemi mal intentionné ; ce sera le cas surtout lorsque le mort fut la victime des éléments, en l'occurrence le „génie de l'eau", en d'autres cas le génie de la forêt ou de la brousse, celui de l'orage, etc.

(23) Molia Mosakata : singulier de Badia Basakata. Un homme : muntu, des hommes : bantu.

may. Chacun sait en effet que cet être invisible et malfaisant a l'habitude de saisir sa proie en lui enfonçant ses griffes dans les trous du nez !

Depuis aussi, une jeune mère était morte dans des douleurs inexplicables ; un enfant avait succombé à des convulsions et, chose plus alarmante encore, il n'était né aucun enfant depuis deux saisons sèches. Enfin, une crue soudaine de la rivière, au début de la saison des pluies, avait ravagé la plus grande partie des champs de manioc. Imprudemment, les femmes avaient aménagé ceux-ci dans des parties de forêt défrichée, trop basses, mais que, depuis longtemps, l'eau n'avait plus recouvertes.

Une pareille succession de calamités semblait inexplicable pour les noirs, sinon par l'intervention d'un être nuisible en contact avec les esprits, les ndoki, dont les pratiques magiques avaient attiré sur Ekondja la vengeance des ombres. Il importait de prendre des mesures. D'accord, les deux frères résolurent, en raison de la considération qui les entourait, d'aller le lendemain trouver le Mbe, le chef de clan, vieillard au cheveu rare et gris, grand amateur de vin de palme, qui vivait au village voisin, à quelques lieues vers l'aval, dans l'enclos réservé à sa famille, de souche noble.

Cette résolution prise, les deux hommes accroupis l'un en face de l'autre, entamèrent une interminable partie de mar-

gola, manière de tric-trac comportant une tablette de bois où s'alignent quatre rangées parallèles de cuvettes taillées au couteau. Leurs doigts agiles répartissaient à tour de rôle dans les cuvettes de petits graviers blancs ou rouges dont le nombre augmentait tantôt chez l'un tantôt chez l'autre, au hasard du jeu.

Nombreux furent bientôt les spectateurs qui, debout ou assis, commentaient bruyamment la partie. De grands cris de joie fusaient, chaque fois qu'un des joueurs ravissait à son partenaire le contenu de quelques cuvettes. Dans les faces noires, les bouches riaient toutes grandes et des tapes brutales claquaient sur les cuisses.



Le jour où Mbu et Mpia se rendirent chez le Mbe, ils trouvèrent celui-ci accroupi, les genoux hauts, les fesses sur les talons, devant la case de sa fille aînée, héritière des droits dans le système matriarcal. Un grand anneau de cuivre, large et plat lui encerclait le cou. Sans répit ses doigts gourds caressaient son crâne, sous le faisceau de plumes qui le couronnait.

Ayant fait asseoir les visiteurs, le Mbe, après une prise abondante, et reniflant bruyamment, se fit expliquer les événements, qui plongeaient dans la consternation les habi-

tants d'Ekondja. Fréquemment, celui des deux jumeaux qui n'avait pas la parole, interrompait son frère pour ajouter au récit l'un ou l'autre détail, et le vieux Mbe écoutait sans marquer d'impatience. Il connaissait, de mémoire, la composition exacte de chacune des familles relevant de sa juridiction et confiées à ses soins par le terrible Modjuitze.

Quand Mbu et Mpia eurent palabré longtemps, à grands renforts de gestes et sans jamais quitter des fesses leurs talons à la peau toute crevassée, le silence se fit.

Le vieux Mbe prit son temps, engouffra une nouvelle prise dans ses larges narines, puis déclara :

„Revenez ici quand la lune sera pleine, akutunda-kutun-
„da ; je vous dirai alors ce que m'auront appris les esprits
„qui fuient le soleil.



„Vous apporterez en même temps, devant ma porte, six
„chèvres et neuf poules. Lungwa bâna, allez, mes fils !”

* * *

A quelques jours de là, Bulikoko reçut, avec trois autres
garçons du village, la mission d'apporter au Mbe le tribut
exigé. Tandis que les uns poussaient devant eux les cabris
volages et chevrotants, les deux plus jeunes portaient sur
l'épaule un bois de lance aux deux bouts duquel pendaient
par les pattes, lamentables, le bec haletant, les maigres
poulettes indigènes.

Le même soir, Mbu et Mpia se présentèrent au village du
Mbe où tous les habitants étaient rassemblés pour la danse
rituelle à la lune des moissons. Quand la nuit fut tombée,
que l'astre donna son plein éclat, les tam-tams lidjitshina,
ou gongs de danse, firent retentir les échos de la forêt,
lourde tache d'encre noire sur un ciel d'opale tout brillant
d'étoiles. Un chœur d'une douzaine de jeunes filles, le
corps tout rougi de ngula, un ample pagne de raphia autour
des reins, scanda un pas de danse en s'avançant, l'une der-
rière l'autre, au centre de l'esplanade. Leurs bras et leurs
chevilles agitaient en mesure des bracelets de fruits secs ; et
si vif était l'éclat de la lune, qu'à distance on pouvait comp-

ter les blancs cauris semés dans leurs chevelures tout engluées d'une glaise carminée.

Le Mbe, quand il sut l'arrivée des gens d'Ekondja, les fit entrer dans son enclos. Tandis qu'ils s'accroupissaient devant le foyer, il saisit unealebasse-pipe — bourrée — toute prête, et en coiffa le fourneau d'un charbon ardent. A tour de rôle, chacun aspira une lourde bouffée de fumée, puis passa laalebasse à son voisin et l'on entendait l'eau, dans le fond du récipient, faire de sonores glouglous.

Le vieux chef, assis sur un tabouret orné de peaux de léopard, apanage des chefs de la terre, prononça alors ces paroles :

„Si des malheurs ont atteint le village d'Ekondja, la cause ne peut en être que la colère des ancêtres défunts et, pour vous rendre à nouveau favorables ceux qui errent dans la nuit, qui agitent notre sommeil, qui mettent la petite lueur de vie dans nos yeux, le souffle dans nos bouches, il convient que le village entier leur fasse une offrande propitiatoire. Cherchez en vos mémoires celui de vos morts que vous auriez pu offenser ; puis, allez couper dans la brousse une tige de mokwa (24). Le village entier se réunira alors devant la tombe et l'aîné d'entre vous tendra le jonc par-dessus ; il suppliera les ancêtres de cesser leurs

(24) Mokwa : sorte de jonc.

„maléfices et de rendre au village une vie heureuse, aux
„champs et aux femmes leur fécondité.

„De votre temps, dira-t-il, les moissons étaient abondan-
„tes, les enfants naissaient nombreux, nous vivions vieux
„et le gibier tombait abondant dans nos filets, le poisson
„dans nos nasses.

„Maintenant, voyez où le village en est réduit. Voulez-
„vous que les derniers de nos hommes meurent et que per-
„sonne ne puisse plus dorénavant observer le culte des de-
„vanciers ?

„Tous reprendront en chœur cette invocation, vous bri-
„serez ensuite le mokwa et en déposerez les fragments sur
„le tertre.”

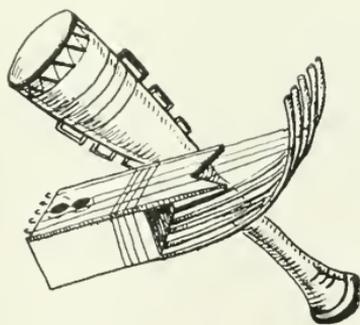


Les noirs n'ont pas coutume de voyager la nuit, car ils redoutent autant les esprits rôdeurs, que les embûches de l'ombre et les bêtes de la jungle ; quand ils y sont astreints, ils ont toujours soin de se munir d'un tison enflammé qu'ils agitent devant eux, afin d'écarter le danger.

Aussi bien le nègre n'est jamais pressé et Mbu et Mpia passèrent donc la soirée dans le village ami, assistant aux danses qui d'heure en heure se faisaient plus sauvages, plus

exaltées, à mesure que la lune montait dans le ciel, pour finir, hommes et femmes mêlés, dans une sarabande désordonnée. Tous avaient bu à grandes gorgées aux énormes pots de malafu et plus d'un joueur de tam-tam devait s'écrouler ce soir-là, épuisé, auprès de son instrument.

Les voyageurs, — rejoints par les jeunes gens qui avaient pris leur large part des réjouissances, — dormirent au pied d'un baobab immense, qui séparait en deux parties la longue enfilade des cases. Puis, de grand matin, ils reprirent le chemin d'Ekondja.



VI

Plusieurs lunes avaient passé depuis l'accomplissement des rites prescrits par le Mbe. Les habitants avaient honoré chacune des tombes des chasseurs éventrés par les buffles, au cours de la grande chasse. S'étant concertés, en effet, ils avaient attribué à l'irritation de ces âmes-là l'ère de calamités qui s'était appesantie sur eux.

Et déjà, la vie avait repris son cours normal, quand un jour, une pluie de sauterelles s'abattit sur le pays, ravageant toutes les plantations. Pendant des heures et des heures, le nuage dense des orthoptères avait passé, laissant derrière lui, sur toute la brousse, dans les champs, dans les terrains marécageux, une couche épaisse d'insectes, dont les mandibules déchiquetaient avidement la moindre substance végétale.

Le lendemain, il ne restait plus qu'un pays ruiné, désolé, hideux d'aspect ; les feuilles du manioc, toute la moisson d'arachides, — car la saison n'était pas encore assez avan-

cée pour que les gousses fussent enterrées, — tout le plan de tabac, tout ce qui était bon à manger avait été dévoré par les voraces locustes et, sur les tiges, il ne restait que des nervures dénudées.

Le village vivait encore dans la consternation de cette disette menaçante quand, un jour, d'un coup de queue, un crocodile précipita dans la rivière Nsomomi, la belle conteuse, qui venait y puiser. Caché au fond de l'eau, le saurien avait guetté sa proie. Une tache rouge à la surface, fut tout ce qu'on revit jamais de la jeune femme.

Cette fois l'indignation et la panique s'emparèrent de la tribu.

Pareille succession de malheurs ne pouvait être que l'effet de la magie, l'œuvre néfaste de quelque jeteur de sort. Les noirs, en effet, vivant au spectacle quotidien des choses de la nature, dont ils ne peuvent saisir l'angoissant mystère, dont ils ne peuvent expliquer le pourquoi ni le comment, en attribuent toutes les manifestations à des génies bons ou mauvais.

La maladie et la mort même sont des choses anormales et attribuées à quelque esprit qui ronge l'organisme ou entraîne, dans le monde des ombres, l'âme qui l'animait.

Certains hommes toutefois, doués d'un pouvoir magique, peuvent entrer en communication avec ces génies, les asser-

vir, obtenir efficacement leur intervention pour nuire à leurs semblables: ce sont les envoûteurs et tous vivent dans la crainte de leur redoutable pouvoir. Celui-ci ne va pas toutefois jusqu'à les préserver eux-mêmes de la mort et, dès lors, la soif de vengeance et le désir de faire expier à celui qui pouvait être l'auteur de toutes les calamités qui avaient fondu sur le village, s'empara des sauvages habitants d'Ekondja.

Une excitation fébrile atteignit la population tout entière et le soir, autour des feux, il ne fut plus question que du sort qu'on ferait au coupable dès qu'on aurait pu le découvrir.

Le sorcier du village, négligé une première fois par Mbu et Mpia, sentit son heure venue et fit entendre qu'il saurait bien, lui, découvrir le jeteur de sort.

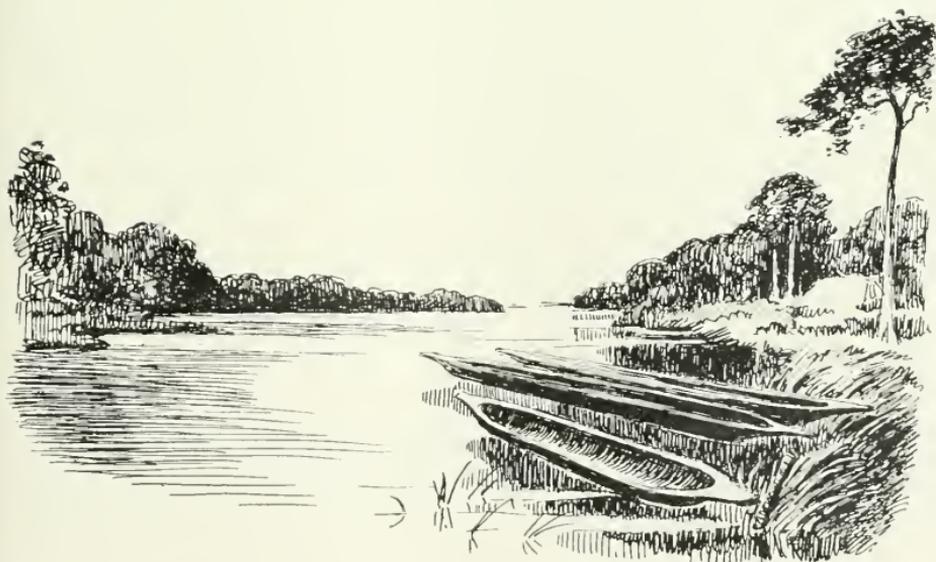


Avant la pénétration européenne dans le centre de l'Afrique, il existait dans les tribus si diverses qui peuplent ces immenses contrées, comme d'ailleurs chez les primitifs du monde entier, une coutume cruelle autant qu'inique: l'épreuve du poison.

Quelque crime ou méfait ayant été commis dans une communauté indigène, on laisse généralement au devin le soin

de désigner le présumé coupable. Il va de soi que ce magicien, toujours soucieux avant tout de ses propres intérêts, s'empressera de faire porter les soupçons sur quelque pauvre hère incapable de se défendre ou de satisfaire la cupidité du féticheur. Point de danger que celui-ci désigne un membre d'une famille influente ; connaîtrait-il même le coupable qu'il s'abstiendrait de le désigner dès lors que ce dernier lui aura offert des cadeaux appréciables ou fait quelque promesse alléchante. Le sorcier est retors, d'une intelligence généralement plus vive que la moyenne de ses semblables et, habilement, il saura détourner les soupçons.

La victime désignée à la vindicte publique sera soumise



à une épreuve dont elle n'aura que bien peu de chances de se tirer. Cette épreuve variera, au surplus, d'une peuplade à l'autre: tantôt l'accusé sera astreint de franchir à la nage une rivière infestée de crocodiles, tantôt il devra traverser le feu ou marcher sur des charbons ardents, ou bien encore on lui fera avaler des grains de riz secs, ce qui lui sera pratiquement impossible du fait que l'émotion et la peur lui dessèchent la gorge.

Dans le centre de l'Afrique, celui que le sorcier aura désigné d'un doigt impitoyable sera généralement soumis à l'épreuve du poison. Résiste-t-il à l'administration massive du toxique, son innocence s'en trouvera démontrée. Dans le cas plus fréquent où il succombe, la foule en délire l'achèvera sur place, impitoyablement. Ces ordalies se passent en effet devant un grand concours de peuple, que le sorcier se chargera d'impressionner par ses momeries et qu'il portera au paroxysme de l'excitabilité par ses menaces et ses incantations.

* * *

Au village vivait depuis longtemps un pauvre misérable, un indigène de la tribu des Kundu devenu esclave de guerre des Tumba, rivaux des Badia-Basakata sur la basse-

Lukenie. Les Badia l'avaient ravi à leur tour, au cours de guerres intertribales.

Comment le sorcier n'aurait-il pas offert cette victime toute désignée à la vengeance des gens d'Ekondja ? Il eut tôt fait de persuader ceux-ci que ses fétiches, sinon ses songes, lui avaient révélé la culpabilité du Kundu, pauvre être d'ailleurs, vieilli dans l'isolement et les éternelles rebuffades et atteint d'un éléphantiasis rebutant.

Ce devait bien être lui qui, par ses pratiques magiques, avait attiré sur Ekondja la malfaisance des ombres ; sans nul doute, il était la cause des malheurs qui avaient fondu sur le village jadis paisible et prospère. Il n'en fallut pas plus pour que la foule fût convaincue. On se saisit du Kundu, on lui arracha ses maigres oripeaux et on le traîna au pied du grand copalier.

Le sorcier parut alors la tête coiffée d'un masque immense, horrifiant, peinturluré de rouge et de noir et tout auréolé de franges de raphia. Il avait le corps entièrement revêtu de fins tissus de vannerie sales et gras, et le moindre de ses mouvements mettait en branle une multitude de sonnaïles, de claquettes, de bracelets de fer ou de cuivre. Il se mit à tourner en gesticulant autour du pauvre diable étendu à ses pieds et dont le corps transi de peur passait au violet bleuâtre. Et toujours les doigts crochus du sorcier, prolongés

de longues griffes de métal, plongeaient vers les yeux du misérable.

Quand la scène eut duré quelque temps, l'aide du sorcier lui apporta unealebasse contenant un breuvage de lui seul connu. Par force on introduisit dans la gorge de la victime le goulot de laalebasse, puis, quand tout fut ingurgité, on laissa là, pantelant, le pauvre esclave nu.

Dans le silence, la foule attendit. Le sorcier immobile, les yeux dardés sur sa victime, les griffes toujours tendues, épiait le moindre spasme.

Vomissait-elle, c'était le salut, la liberté. Mais, hélas, on vit bientôt la bouche du nègre se contracter en un rictus épouvantable; il porta ses mains sur ses entrailles brûlées par le mortel corrosif, son corps se plia en deux sous l'effet de l'irrésistible souffrance: l'homme était condamné. Le féticheur poussa un cri de triomphe et la foule se rua sur sa victime.

C'était à qui l'atteindrait au plus profond de sa chair, tous voulaient y plonger, qui son couteau, qui sa sagaie et quand le cadavre ne fut plus qu'une bouillie sanglante, on le jeta à la rivière où il disparut.



VII.

Les villages des Badia-Basakata sont blottis pour la plupart au pied de la vaste forêt, en bordure de quelque cours d'eau, largement étalé entre ses berges, et sur un terrain suffisamment élevé pour n'avoir pas à craindre l'effet d'une crue abondante. Les huttes paraissent minuscules au pied des grands arbres enguirlandés de lianes et, sur ce fond sombre, les fumées des foyers s'effilochent en volutes légères et bleutées. Sur les toits s'entortillent les plantes grimpantes à gros liserons jaunes: les cucurbitacées dont les habitants feront leurs Calebasses. Tout autour des cases s'éparpillent les ustensiles dont les femmes se sont servies pour leur cuisine ou leur toilette.

Plusieurs lunes avaient passé depuis le trépas du malheureux Kundu et parmi les indigènes nul n'hésitait à croire que le m'ganga (25) avait bien su découvrir à la fois la cause du mal et son remède. Les sceptiques diront peut-être que

(25) M'ganga : sorcier, médecin.

tout a une fin, et que la série des calamités qui s'étaient abattues sur le village ne pouvait pas s'allonger indéfiniment ; les nègres ont sur ces choses d'autres idées et les histoires de ndoki ou de revenants jouent dans leur existence un rôle capital.

De nouveau, les soirées autour des feux se passaient à écouter les conteurs et, chez les garçons, un émule de la pauvre Nsomomi s'était levé : Bulikoko. Celui-ci, au cours d'une vesprée, avait emporté un beau succès en narrant, avec force gestes et une mimique combien expressive, l'histoire de Ndjoko, de Ngubu et de la petite tortue.

* * *

La tortue, Nkoba, blottie entre les pierres, dit un jour à l'éléphant : „Eh toi ! grand Ndjoko, tu crois être le roi de la brousse, parce que tu as une grande trompe et que tu écrases tout sous tes pattes ; tu crois régner en maître sur la terre, — mukiri, — parce que chacun redoute tes grandes défenses et que tu sais faire beaucoup de bruit. Eh bien non, Ndjoko, tu ne seras plus le maître. Et pour te le prouver, je vais aller dans la forêt chercher une liane que je t'attacherai à la queue et ainsi, moi, la tortue, je te tirerai à moi.”

Et Ndjoko de s'emporter et de sonner de la trompe à en amener toute la forêt.

La tortue aussitôt se hâta vers la rivière voisine où elle alla trouver Ngubu, l'hippopotame, qui somnolait dans l'eau tiède. Seuls ses yeux et ses narines émergeaient de l'onde.

A nouveau la tortue, s'adressant au roi des eaux, lui dit : „Eh toi ! gros Ngubu, tu crois être le roi ici parce que nul n'ose t'attaquer, que ta peau défie la dent du croco et que tu fais déborder la rivière, — may, — quand tu t'y plonges. Eh bien non, Ngubu, tu ne seras plus le maître. Je régnerai, moi, tortue, parce que je suis chez moi à la fois sur la terre et dans l'eau. Et, pour te prouver que je suis plus forte que toi, je vais t'attacher une corde à la queue et, de la rive, je te tirerai à moi.”

Ngubu ne comprit pas tout de suite ; il chassa bruyamment l'eau qu'il avait dans les naseaux, agita ses petites oreilles, puis, comme l'avait fait l'éléphant, il releva lui aussi le défi.

Nkoba s'en alla dans la forêt tresser une corde longue et solide. Elle retourna alors chez Ndjoko qui, d'un air de dédain, la laissa approcher. Elle passa la liane à la queue de l'éléphant, puis, faisant mine de la tendre, gagna les hautes herbes de la rive et en fixa l'autre bout à la queue de Ngubu.

A un signal donné, Ndjoko s'arc-bouta pour tirer de toutes ses forces. De la troupe, il s'agrippa à un palmier

pour mieux „tenir''. Ngubu, de son côté, enfonça ses pieds dans la vase, le plus avant qu'il pût, et pesa sur la liane de tout son poids.

Les lourds pachydermes faisaient l'un et l'autre tous leurs efforts jusqu'à ce qu'enfin l'éléphant, surpris de ne pas venir à bout de la tortue, se décida à suivre la corde.... A l'autre bout il trouva Ngubu, Ngubu qui soufflait si fort qu'il s'en vidait le ventre.

Tous deux firent retentir les alentours du fracas de leur colère. Quant à la tortue, elle s'empressa de gagner le large, riant à bouche que veux-tu.



Au jour où nous retrouvons le mboka, qui nous est à présent familier, le soleil est déjà haut et tous les noirs vaquent, avec la philosophique nonchalance qui les caractérise, aux besognes si diverses qui les requièrent.

Les femmes sont les unes aux champs, déterrants les tubercules de manioc, - restés à l'abri, ceux-là, des atteintes des sauterelles, - d'autres jacassent entre elles à grands éclats de voix en préparant avec des soins minutieux et un grand souci de propreté la blanche farine de manioc ou encore quelque bouillie de viande onctueuse, à l'huile de palme.

Il en est de diligentes, qui, par petits coups d'un faisceau de fibres de piassava, balayent les abords de leur hutte, tandis que les coquettes se rendent l'une à l'autre le service de se tresser les cheveux.

A cette même heure du jour, les hommes chassent ou battent la forêt en quête de matériaux pour la confection de leur hutte, de leurs armes, de leurs multiples engins de pêche ou passent leurs loisirs à deviser en groupe, de longues heures durant, au pied d'un arbre, à la rive.

De temps à autre, une pirogue se détache de la plagette ou s'en approche, glissant doucement le long de la berge. Tous, en effet, des plus vieux aux plus jeunes, possèdent leur canot, souvent fort petit, supportant à peine le poids d'un homme. En dépit du courant violent, ils le manœuvrent d'une main sûre, traversant avec une rapidité étonnante, à grands coups de pagaie, ployant les genoux à chaque pesée, de larges étendues d'eau.



Bulikoko, ce jour-là, parcourait avec des garçons de son âge, les sentiers de la forêt. A l'aide d'une ceinture en fibre dure, il escaladait les troncs élancés des palmiers élaïs. De celui-ci, il décrochait un lourd régime de fruits orangés, tout gorgés d'huile ; d'un autre il ramenait une pleine calebasse

de malafu. Besogne ardue et dangereuse que celle de grimper à ces troncs rugueux, hérissés de stipes épineux ou tout verts d'une mousse gluante. Elle nécessite, de la part de celui qui s'y livre, une grande vigueur et beaucoup de souplesse. Gare à lui, en effet, si, le pied posé à faux sur une partie trop humide du fût, il glisse et perd l'équilibre: la chute sera souvent mortelle.

Mais le risque en vaut la peine: le nègre de ces contrées ne connaît pas de boisson plus engageante que celle du vin de palme recueilli, au matin, dans les Calebasses assujetties la veille sous la couronne des jeunes palmes. La sève est fraîche alors; mais pour peu qu'on tarde à faire la récolte elle fermente et sûrit rapidement. Nombreux sont les „grimpeurs” qui prennent l'habitude d'apprécier par des libations trop copieuses la qualité de leur récolte, ce qui tôt ou tard leur vaut la dégringolade fatale.



Bulikoko avait audacieusement escaladé un palmier de belle venue et très élevé. Les pieds arc-boutés au tronc, les reins solidement appuyés à la partie plate de la ceinture, il dessertissait une Calebasse, quand il perçut les sonores échos du tam-tam aux signaux.

La forêt en répercutait la grave résonnance: Roume-

roum, roume-roum ! Quelque chose d'insolite se passait, mais il eût fallu la routine d'un vieux joueur de gong pour saisir le sens du message.

Roume-roum, roume-roum répétait toujours le village blotti là-bas au pied des collines, le plus proche d'Ekondja.

Intrigués, agiles comme les singes de la forêt, les gamins descendirent de leurs palmiers, par vives saccades de leur ceinture et, chargés de leur récolte, ils reprirent le chemin de la Lukenie.

En cours de route les accueillirent les appels de tous ceux qui se trouvaient dispersés aux alentours et qui, alertés par le village même, invitaient les absents à rentrer au plus vite : Ouloulou-Ouloulou ! Mais il en était de prudents, parmi les vagabonds de la brousse, qui, ne sachant comment interpréter l'annonce de la nouvelle, se cachaient au contraire dans les hautes herbes, prêts à fuir si l'événement s'annonçait calamiteux. Chez la plupart toutefois, la curiosité dominait tout autre sentiment. Que signifiait ce tam-tam qui ne se taisait pas ?

Kumembe, kumembe azali, Kumembe kubia — roume-roum, roume-roum ! Atindi ye Modjuitze — Atindi ye modjuitze Ngandu munene — roume-roum, roume-roum ! Lambeli ye, lambeli ye binu bantu na Ekondja !

La foule se hâtait vers le milieu du village, autour des

anciens ; les enfants se pressaient au premier rang du cercle qui se formait.

La nouvelle, en effet, était d'importance.

„Voici le Kumembe, le Kumembe arrive, roume-roum, roume-roum —

„C'est le Modjuitze qui l'envoie, Modjuitze, le grand chef „Ngandu munene, roume-roum, roume-roum. Attendez-le, „préparez-vous à l'accueillir, vous les gens d'Ekondja !”

* * *

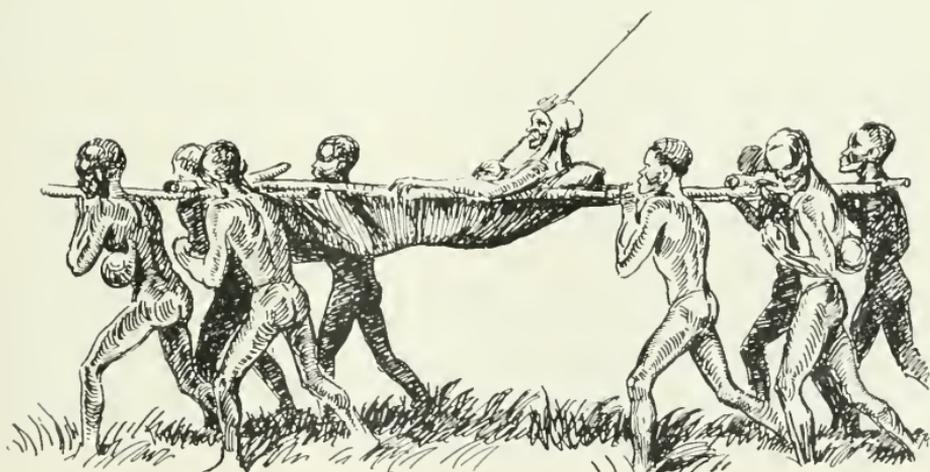
Un Kumembe est, dans l'organisation sociale des Badia-Basakata, un chef militaire de rang élevé, qui détient son pouvoir directement du Modjuitze lui-même. Exerçant en outre des fonctions judiciaires qui lui vaudraient en quelque sorte dans nos pays, le titre de préfet de police, il a sous ses ordres des officiers ou Mombe, qui, à leur tour, commandent à des bas-officiers ou Bacheur.

Ces diverses fonctions, comme d'ailleurs toutes les charges de l'Etat dans la puissante organisation politique ou administrative de ces peuplades, étaient distribuées par le chef suprême ou passaient par voie d'héritage à des Badju, c'est-à-dire à des membres du clan le plus ancien et constituant de ce fait la caste aristocratique du pays.

Il rentrait encore des indigènes de la brousse, les femmes, la tête lourdement chargée de paniers de vivres, les hommes, porteurs de bottes de feuilles, de matériaux de construction, ou tenant nonchalamment sur l'épaule la pagaie à la pale effilée et pointue ; il accourait encore des gosses au bedon rebondi, que déjà on entendait au loin, sur le sentier, la chanson des porteurs.

Un chef, en effet, de l'importance d'un Kumembe, ne peut voyager autrement qu'en chaise, ou, pour faire usage du terme consacré au Congo, en tipoye.

Huit solides gaillards se relayent à cette tâche par équipes de quatre et portent sur leurs épaules les traverses en faux-bambou sur lesquelles repose la chaise. Le personnage em-



plumé y est juché au milieu de peaux de bêtes, insignes de sa charge. Des serviteurs courent à ses côtés, porteurs dealebasses à provisions ou de chasse-mouches, ou encore de la sonnette destinée à annoncer aux villages, l'approche du cortège.

Les porteurs de chaise, le corps tout ruisselant de sueur, avancent à foulées rapides, scandées d'un frottement de talon et chantent en cadence les hauts mérites de leur maître.

Tout le cortège avance presque en courant et, par intervalles rapprochés, les échos retentissent d'un éclat de voix strident ; celui que pousse le chef des porteurs pour soutenir l'ardeur de ses hommes.

A l'entrée d'un village, l'allure se fait encore plus vive et les caravaniers tous ensemble lancent aux échos un appel guttural, croyant témoigner ainsi de leur vigueur et de leur endurance.



Quand le cortège, débouchant des plantations, arriva sur la rive dégagée du village, la foule s'écarta, les femmes battant des mains et poussant des Ouloulou de bienvenue. Les porteurs s'arrêtèrent et, d'un commun effort, arrachèrent le

brancard de leurs épaules pour poser au sol la chaise du grand dignitaire. Celui-ci se dégagèa sans majesté du fouillis de peaux et de nattes dans lequel il était engoncé et, comme il se redressait, ses membres grêles craquèrent.

Déjà beaucoup s'avançaient, les bras chargés de cadeaux d'accueil: paniers de farine, Calebasses de chenilles grillées, tiges de canne à sucre; quelques-uns aussi apportaient de maigres poulettes; mais, avant de s'en dessaisir, chaque donateur sondait sa poule d'un doigt scrutateur pour s'assurer que le chapelet d'œufs n'était point mûr pour la ponte. Il n'avait cure de s'essuyer le doigt après l'exploration.

L'arrivant d'un geste las, fit passer les offrandes à son escorte tandis que les notables s'empressaient auprès de lui, lui indiquant le copalier dont le feuillage rare offrait un peu d'ombre et une lutte d'herbe verte, à peine achevée, qui pourrait lui servir de gîte.

Le Kunembe gagna muet et d'un pas lent les racines en saillie du copalier et s'assit. C'était un vieillard long et maigre, ce qui lui valait le surnom de Sopo mupanga: fourreau d'épée. Il avait la peau grise et sèche, ridée aux articulations; il portait au cou un collier de dents de léopard et, sur le front, un ornement étrange, le lópezana, disque concave de cuivre rouge, insigne de ses hautes fonctions.

* * *

Les indigènes de ces contrées sont généralement d'intarissables bavards ; ils aiment discuter bruyamment de toutes choses. Toute palabre se vide devant un grand concours de peuple et c'est là une distraction fort appréciée, pour peu que les plaideurs soient diserts et sachent opportunément remonter aux antécédents les plus reculés pour chercher une explication aux faits les plus anodins. Les vieux toutefois font généralement abandon de cette faconde et passent leurs jours seuls et silencieux, accroupis ou allongés au seuil de leur case ou sur la rive ombreuse. Ils ne se départissent de leur immobilité que pour se gratter de temps à autre ou chasser les mouches qui les assaillent ou qui taraudent leurs plaies.

Leur œil injecté est vague, sans âme, et rien ne déroute comme le vide sans fond de leur regard.

Tel était le Kumembe. A l'étonnement de tous, il se retrancha de la tourbe bruyante des indigènes et passa de longues heures dans une muette méditation. Tous dès lors s'interrogeaient inquiets. Qu'était-il venu faire, que voulait-il ?

La vie à Ekondja fut soudain comme figée. Pour vanner ou tamiser leur farine, cuire la chikwangue, les femmes se cachaient derrière leur hutte. On entendait par-ci par-là le battement sourd et rythmique des pilons dans les mortiers de bois, mais aucune ménagère, son gosse sur le dos.



n'osait entamer la mélodie cadencée qui fait paraître la tâche légère et avancer la rude besogne.

Les hommes avaient tous d'excellents prétextes pour gagner la brousse et, au soir, aucun des jeunes gens ne se hasardait à entamer la danse du Limonga. Cette danse d'adresse qui se joue à une cadence très vive au son du likembe: tour à tour les joueurs défilent devant l'un d'eux, conducteur du jeu: au moment où celui-ci lève un pied, le joueur doit lever le pied inverse sans retard sur l'accompagnement. A les voir, nous dirions que les noirs jouent à „pigeon vole” avec leurs pieds.



Trois jours durant, une lourde inquiétude ne cessa de peser sur le village, car nul n'ignorait la puissance d'un chef investi de la confiance de Ngandu munene lui-même.

Puis, à l'improviste, un matin, le Kumembe, toujours accroupi sous le copalier, fit un signe à un homme qui passait; celui-ci se précipita vers lui, l'échine courbée, dans l'attitude de la plus humble déférence, battant des mains en signe de salutation.

Sopo Mupanga lui ayant enjoint de faire rassembler la population entière, l'homme courut chez le sonneur de gong

qui, aussitôt, se mit à battre sa caisse : un tronc d'arbre soigneusement évidé, garni d'une étroite fente longitudinale. Secouant la tête, se trémoussant, agité comme d'un tremblement fébrile, le sonneur brandissait à vive allure ses mailloches garnies de latex coagulé de l'arbre Ireh (26).

Il ne fallut pas longtemps pour que les hommes présents au village fissent cercle sur la placette, les femmes, elles, rarement admises dans les assemblées, se tenant prudemment à l'écart. L'appel, en dépit du mystère qui planait encore, amenait déjà une détente : on saurait enfin pourquoi le Kumembe s'était amené dans ce petit village éloigné et ce que signifiait son long silence.

Lorsqu'il jugea le moment venu, il vint s'asseoir face à l'assemblée, ses gens tenant à sa portée tout ce qui pouvait être de nature à satisfaire ses envies de fumer, de priser ou de grignoter. A son approche, un profond silence s'imposa à l'assemblée bavarde. D'une voix cassée, avec hauteur et mépris, l'envoyé du Grand Chef prononça alors ce discours bien propre à faire trembler l'auditoire :

„Le Modjuitze est le plus grand de tous les chefs.

„Le Modjuitze est grand comme l'Eléphant, il est l'Elé-

(26) Arbre à caoutchouc, très répandu dans les forêts du centre de l'Afrique : *Funtumia elastica*.

„phant lui-même — Ye Ndjoko menemene. Le Modjuitze
„est fort comme le Léopard, il est le Léopard lui-même — Ye
„Nkoy menemene. Son bras frappe aussi fort que la queue
„du caïman mangeur d'hommes et mieux vaut pour vous
„ne l'avoir jamais vu, car, lorsqu'il parle, sa voix retentit
„comme les eaux des rapides, comme Ngurumu, le
„tonnerre.

„Sur son passage, les hommes les plus valeureux se
„prosternent, tant est grande la crainte qui les saisit !

„Vous, gens d'Ekondja, vous avez attiré sur vous la
„colère de ce chef, qui dépasse tous les chefs — Azali kuleka
„Mikondji nyonso —". Et l'assemblée tout entière d'incli-
ner le front vers le sol comme, sous la tornade, les cimes de
la forêt car la voix du Kmembe semblait acérée telle une
lame de poignard — Apeli pilamoko mbeli !

„Vous avez mis à mort, vous autres, animaux de la forêt,
„ — mis à mort sans même consulter le grand chef, l'un
„de ses esclaves, un esclave de guerre, un Kundu, que le
„Modjuitze avait envoyé dans cette contrée-ci voilà bien
„longtemps, pour y récolter du kaolin. Cet esclave rappor-
„tait au grand chef des Badia-Basakata beaucoup de kaolin
(ce disant le Kmembe savait qu'il mentait, l'esclave était
depuis longtemps totalement impotent, mais qui eût osé le
reprendre ?).

„Mieux encore, vous avez omis de porter le litige devant
le juge Mvum et le Kundu aurait eu alors l'aide d'un
défenseur Ntshien. Vous, gens d'Ekondja, vous avez
détruit la propriété du chef, le plus grand de tous les
chefs et je suis ici pour vous imposer réparation.

„Molei te monoko na ngei : Ma parole ne sera pas longue.
Et ce soir, avant que le soleil ne soit là (d'une main menaçante, paume ouverte, le Kumembe montrait à ses auditeurs le couchant et plus spécialement l'angle que ferait le soleil avec l'horizontale une heure environ avant la chute du jour),
avant que le soleil soit là, vous aurez amené ici, devant
moi, tous les garçons en âge de suivre leur père à la chasse.
„Biuu nyonso noöki malamu? Avez-vous tous bien compris? Ake! Allez-vous-en.”

L'assistance se dispersa, frappée de mutisme. „Mbura munene atambuli likoro.” Une grande tornade, vraiment, menaçait.

* * *

Le Kumembe savait qu'à son premier appel bien des gens se trouvaient absents ; d'autre part, au cours de ses longues songeries sous le copalier, il avait eu tout loisir de repérer ses victimes. Nul ne l'ignorait et personne n'eût osé se dérober

ou dérober, aux yeux du tyran justicier, le fils sur qui pouvait planer la terrible menace.



A l'heure où les perdrix rappellent dans les champs, la population était à nouveau rassemblée. Cette fois, le premier rang de l'assemblée comportait les jeunes garçons à peine pubères: derrière se tenait accroupi le père de chacun d'eux.

Le Kumembe ayant jugé complète l'assistance, promena sur elle un regard menaçant, puis fit un signe à l'un de ses hommes de confiance, qui, l'échine basse, lui apporta aussitôt une poignée de graines et une poule. Le Kumembe ayant chuchoté quelques mots à voix basse, l'homme, tenant la poule par les pattes, la fit tourner plusieurs fois à bout de bras. Quelques tours suffisent en pareil cas pour plonger le volatile dans une somnolence voisine de l'ivresse. Le noir lui mit alors la tête sous une aile et déposa l'oiseau en boule aux pieds du Kumembe au regard vague. Un long moment s'écoula avant que le volatile sortît de sa torpeur, puis, par à coups, il dégagea sa tête de dessous l'aile, promena sur le voisinage un œil effaré, et se dressa enfin sur ses pattes, hésitant.

C'était le moment qu'attendait le noir pour lancer la poignée de graines, en éventail, vers les jeunes gens.

La direction que prendrait la poule aiderait le Kumembe dans son choix. Le gallinacé se précipita aussitôt, ailes ouvertes, vers les graines, devant l'un des garçons : *Bulikoko !*

Sopo Mupanga ne fit nul effort pour réprimer une grimace de satisfaction. Il porta son regard vers ses hommes, puis avança les lèvres en direction de l'enfant à qui le sort était fatal. Deux solides gaillards prirent Bulikoko par les bras, sans que personne dans l'assemblée fît un geste, proférât une parole : „A quoi bon crier, dit le nègre, quand le chef fait battre le tam-tam ?” Ils l'entraînèrent derrière le copalier auprès d'un autre captif, et le ligotèrent étroitement.

Le Kumembe regagna son gîte, l'assemblée se dispersa et Mbu, le pauvre père, persuadé qu'aucune demande ne parviendrait à fléchir le vieux Sopo mupanga, alla s'accroupir, le front sur les avant-bras, devant sa case. Qu'allaient-ils faire de son enfant ?



La nuit ne tarda pas à tomber et, dans l'ombre qui se faisait épaisse, le village était plus silencieux cette fois que

la forêt elle-même. On pouvait percevoir le vol velouté des chauves-souris et le murmure des anophèles était partout.

Soudain un cri s'éleva, un long lamento aigu, un pleur d'une déchirante détresse : la voix de Bosika.

Bosika, la mère de Bulikoko, était à présent une négresse vieillissante, aux seins flasques et ridés. Elle œuvrait à longueur de journées, sans plus aucun espoir dans les joies de l'existence ; mais en son „intérieur" était chevillé vivace l'amour de son fils, le seul de ses enfants qui ne fût pas mort en bas âge.

Les échos retentissaient de sa plainte suraiguë.

B'akamati ngei mwana na ngei

Ils m'ont pris mon fils.

Enfant de mon intérieur à moi, où vont-ils t'emmener ?

Toi qui devais me chercher du bois à la forêt,

Toi qui devais me puiser de l'eau à la rivière,

Toi qui es beau et fort,

Tu n'auras plus de mère.

Qui donc apaisera ta faim ?

Le caïman t'attirera dans la profondeur des eaux pour
[te noyer,

Le léopard te sautera dessus pour te dévorer,

Les ombres qui errent dans la forêt t'ensorcelleront.

Ngei masikini — Pauvre de moi !

Que je voudrais mourir !
Qu'ils me tuent s'ils veulent tuer quelqu'un ;
Mais qu'ils laissent là mon enfant.
B'atika mwana na ngei !



La crainte envahit toutes les cases du village. Ces lamentations et ces cris ne provoqueraient-ils pas la colère du Kumembe ? Des femmes entraînent vivement leur sœur de race le plus loin qu'elles purent ; mais Bosika pleurait toujours. Tantôt elle se jetait sur le sol, se roulait en proie au plus violent désespoir, tantôt elle courait devant elle, défaisant les tresses de ses cheveux ou répandant sur sa tête la poussière du sentier, tantôt elle se griffait à sang la poitrine et la face.

Longtemps sa plainte de bête aux abois perça la nuit.



VIII.

Solidement garotté, Bulikoko, fataliste comme tous ceux de sa race, avait entendu les déchirantes lamentations de sa mère. Replié sur lui-même, muet, il les avait écoutées sans aucun espoir de voir fléchir le Kumembe dans son verdict inhumain. Que savait-il d'ailleurs du sort qu'on lui réservait ? Mais il avait tremblé de crainte en songeant que, sans doute, les hommes du village poursuivraient sa mère à coups de gourdin si le Kumembe faisait mine de s'irriter.

Au matin, sans plus donner d'explication, le vieux Sopo mupanga, s'installa dans une pirogue pour gagner au plus court Kutu, la résidence du grand chef. Les caravaniers et les captifs suivraient par voie de terre.

Selon la méthode indigène, les hommes du Kumembe avaient assujetti au cou de Bulikoko l'ekwi, pièce de bois taillée en fourche aux deux extrémités. Le bout opposé était fixé solidement à l'aide d'une liane, au cou d'un second captif, provenant, celui-là, d'un autre village.

Les prisonniers sont, de la sorte, libres de leurs mouvements et parfaitement en état de fournir même une longue étape, mais leur sort est lié à celui de leur compagnon de carcan et, à la longue, cette cangue de bois grossièrement écorcée, entame les chairs et occasionne des plaies douloureuses (27).



Des jours passèrent au cours desquels la caravane gagna la contrée voisine de Kutu, la résidence du grand Modjuitze.

Elle entamait, dès le point du jour, sa longue marche à travers la brousse, tous ses composants se suivant à la queue leu leu, d'un pas alerte. Elle serpentait à travers les herbes, entre les rares acacias rabougris, le long du sentier étroit qui toujours s'écarte de la ligne droite, ici pour contourner une souche, là pour éviter un buisson épineux ou l'une de ces mille embûches que la brousse traîtresse sème devant les pieds nus des marcheurs.

Le soleil montait au zénith, dardait ses rayons de feu,

(27) L'application de pareil instrument ne revêt pas un caractère infamant et ne constitue rien autre qu'une précaution.

A des prisonniers récalcitrants ou destinés à être immobilisés, on met aux chevilles un lourd bloc de bois percé de deux trous larges tout juste pour y insérer le bas des jambes.

incendiait l'atmosphère. La couche d'air à hauteur des yeux vacillait, le sol ardaît sous les pieds et sans répit la caravane poursuivait sa route, pour camper, à la nuit, dans quelque village où les coureurs de brousse du Kumembe réussissaient toujours à se ménager bon gîte et bonne chère. C'étaient de rudes gaillards, les hommes de Sopo-Mupanga et qui ne craignaient pas, partout où ils passaient, de conter — avec quelle hâblerie et quelle joyeuse hilarité — les bons exploits qu'ils avaient commis chez les populations récalcitrantes ou dans les villages lointains où les avait emmenés leur chef, au cœur plus dur que la pierre à fer, mboa.

Bulikoko, dont le corps maigre était pourtant solide et endurant, cheminait au centre de la caravane, docile comme



les nègres peuvent l'être quand le destin s'appesantit sur eux. L'ekwi lui froissait durement la nuque et les épaules. De temps à autre un homme de l'escorte s'amusait à le faire trembler d'effroi, lui contant avec toute l'exagération propre aux noirs, le sort épouvantable, qu'à l'entendre, le Modjuitze réservait généralement au captif qui lui déplaisait et dont il faisait son jouet. La peur alors le faisait transir, sa peau avait des transparences violacées, puis devenait mate et sèche.

A mesure que la caravane traversait de nouveaux villages, elle s'allongeait et s'alourdissait des tributs qu'elle avait mission de récolter en route.

Selon la coutume en usage dans la plupart des peuplades, le Grand Chef avait des droits sur une part de tous les produits de la terre et surtout de la chasse. Au Modjuitze revenait ainsi la moitié de tout l'ivoire recueilli ; les villages plus rapprochés de sa résidence lui devaient une cuisse et une épaule de toute bête abattue et toujours ceux de ses membres tombés au contact du sol, ceci pour bien marquer la propriété du grand chef sur tout ce qui touchait à la terre tribale ou croissait de la main de ses sujets.

Aux chefs de moindre rang étaient réservés de même la mâchoire inférieure et l'intérieur de l'animal. Les villages étaient encore redevables d'une dîme de sel et de bière de cannes à sucre.

Voilà donc pourquoi le Kumembe avait acheminé sa caravane sur Kutu, par voie de terre et sous la conduite d'un fils de chef sous sa dépendance. Lui-même, tout en voyageant plus vite et plus confortablement en pirogue, se hâterait d'aller faire rapport de sa mission au Modjuitze. Bien plus, il se réjouissait de pouvoir assister de la sorte, à ses côtés, au retour triomphal de la caravane chargée de richesses, alourdie de captifs, témoignages non contestables de son empressement à bien servir le tout-puissant Ngandu Munene.



Au bout de six jours les arbres se firent plus nombreux et de plus belle venue dans la brousse ; sur l'horizon se profilèrent les fûts élégants des borassus et les panaches de leurs grands éventails. La brise s'y complâit et son jeu dans les palmes les fait se frôler avec un bruit de sagaies et de coutelas.

Au delà de la ligne des borassus, la forêt étalait ses cimes en pente douce, faisant pressentir l'approche d'une rivière. Dans le ciel, au loin, l'œil aguerrri des noirs releva le héron solitaire aux longs battements d'ailes lents, puis, un blanc envol de pique-bœufs. Au-dessus de la caravane, bien haut dans le firmament gris, un aigle immense planait, le bel

aigle à tête blanche: l'aigle-pêcheur. Nul doute dès lors que l'eau était proche.

Il fallut pourtant un jour entier pour atteindre la rive aux herbes toutes peuplées de nids, si finement tressés, en forme de conque très allongée, du malimbus rubricolis et la grève bourbeuse où patauge le jaribu au bec tricolore.

C'était le bord de la M'Fimi, le large exutoire du May Ndombe, l'immense lac d'eau noire.

À peine la caravane y fut-elle parvenue que tous se jetèrent à l'eau, ne voulant pas retarder d'un instant l'exquise et voluptueuse sensation du bain après sept longs jours de marche à travers le plateau aride. Pêle-mêle tous s'y plongèrent, geôliers et captifs, porteurs et guerriers, abandonnant, sans plus y songer, leurs charges hétéroclites dans les palétuviers de la rive; mais les prisonniers, auxquels nul ne prêtait plus attention, le cou ankylosé et gonflé dans la fourche rugueuse de l'ekwi, s'avançaient gauchement, infiniment las, dans l'onde tiède. Le fond était abondamment parsemé d'écailles tranchantes d'huîtres d'eau douce (28). Les nageurs n'en avaient nul désagrément; mais les captifs, que leur cangue empêchait de nager, éprou-

(28) *Anodonta iridina*: sorte de moule d'étang, comestible mais fade, extrêmement abondante sur le fond de certains cours d'eau et même dans „le Fleuve”, comme on dit dans notre Colonie pour désigner le fleuve Congo.

vaient à ce contact le supplice d'une marche sur mille éclats acérés.



IX.

Kutu, située sur un plateau étendu, tombant à pic dans la M'Fimi qu'il domine d'une hauteur de plus de 30 mètres, et face à la large embouchure de la Lukenie, était, à l'époque où se passaient ces événements, une très importante bourgade Badia. Depuis, hélas, ces populations, nombreuses jadis, ont été décimées de cruelle façon par les endémies de ces pays, la variole notamment et surtout la trypanosomiase, plus communément appelée la maladie du sommeil. Des villages entiers ont disparu où la mouche tsé-tsé, au vol silencieux, rapide et zig-zagant, inoculait aux habitants le néfaste protozoaire dont elle est l'ordinaire vecteur. La brousse sauvage a envahi les espaces où s'élevaient autrefois les huttes, où les femmes diligentes vannaient le grain et le moulaient, faisaient sécher le manioc et le pilaient, blutaient la farine et la pétrissaient ; une jungle épaisse a recouvert les champs conquis jadis sur la forêt et nul chasseur n'y sillonne plus les sentes capricieuses de la sylve.

Parmi les grands kapokiers au fût épineux ne retentissent

plus les coups de machette des bûcherons au torse musclé, fumant de sueur. Mais à l'époque dont nous parlons, les villages et Kutu en particulier, comptaient encore d'innombrables foyers et leurs habitants vivaient aveuglément soumis aux caprices de Ngandu munene.

La caravane, que nous avons vue déboucher, recrutée de fatigue et de chaleur, sur la rive Est de la M'Fimi, y campa durant deux jours, le temps voulu pour réunir les pirogues nécessaires au passage sur la rive opposée. Les embarcations du pays n'ont pas, en effet, une grande capacité et ne peuvent guère se comparer à celles qu'on admire sur le haut fleuve, chez les Bangala, aux embouchures de l'Aruwimi et du Lomami ou vers Kirundu et Lokandu ; de ces côtés, il s'en construit qui jaugent jusqu'à 10 tonnes et peuvent porter des équipages de plusieurs dizaines de pagayeurs sous la conduite d'un nautonnier expert, qui alterne le jeu du tam-tam, générateur d'énergie, avec le souci du commandement.

Arrivés sur l'autre rive, les porteurs eurent fort affaire encore à hisser toutes les charges sur le sommet du plateau où le vieux Kumembe en surveillait l'arrivée d'un œil impitoyable. Les captifs furent parqués sous un hangar vétuste et branlant où, la nuit, les fourmis blanches, à l'abri dans leurs innombrables et longs tunnels de glaise rouge, poursuivaient leur grignotis dans un perpétuel et rythmique

baissement. Les carcans furent remplacés par des licols de fibres et l'on fit entendre aux prisonniers que le Grand Chef les verrait au soir. Tous vécurent dès lors dans la crainte de ce que signifierait pour eux ce contact avec le tyran redouté. N'était-il pas dit, en effet, que les danses, cette nuit-là, s'accompagneraient du sacrifice humain, qui marquait coutumièrement la première lunaison de la saison des pluies ?

Bulikoko, prostré, la gorge étranglée d'une indicible inquiétude, se tenait dans un coin reculé du hangar ; mais nous avons tort de lui donner encore ce nom sous lequel nul ne le connaît plus. Les gens de la caravane n'avaient retenu de lui qu'une chose : il venait avec eux d'Èkondja et comment l'appeler dès lors si ce n'est : Èkondja ?



Le soleil, immense boule rouge, dans un ciel nacré comme une coquille d'huître, glissait rapidement sous l'horizon, car le crépuscule est bien court sous ces latitudes, et déjà la population commençait d'affluer sur la plaine débroussée qui s'étendait entre le grand village et l'enclos royal.

Les guerriers accroupis formeraient le premier rang de l'assistance ; derrière eux se masseraient les hommes libres ; quant aux femmes, aux enfants et aux esclaves, ils s'arran-

geraient de façon à ne point bousculer ces dignes personnages.

Adossé à l'enclos royal, se tiendrait le Modjuitze entouré de ses gens, de sa famille et de ses courtisans. Sur le côté de la plaine, entre lui et la populace, s'assembleraient les musiciens: esclaves étrangers joueurs de xylophone, joueurs de guitare lekwomu et tambouriniers.

Quelques femmes du harem royal préludèrent aux réjouissances en dansant dans le voisinage de l'enclos. Les houris noires se trémoussaient en longue file, imitant des mains, des épaules ou du bassin et dans une même cadence, les gestes de la chorégraphie, une vieille d'entre elles, la Ngonso, première femme du harem et chargée à ce titre de régler la vie et le travail des autres épouses. Elles avançaient à petits pas, armées d'un chasse-mouches en crins d'antilope ou d'un hochet de fibres tressées de piassava et gondolaient ou roulaient d'un pied sur l'autre au son du tam-tam lidjitshina, le tam-tam des danses courantes, celui qui joyeusement retentit en toutes occasions: naissances de jumeaux, naissances d'enfants nobles Badju, saltations diurnes et nocturnes, beuveries et retours de la chasse ou de la pêche.

Sur ces entrefaites, chacun avait gagné sa place et, au moment où le disque brillant de la pleine lune s'éleva par-dessus les eaux de la Lukenie, un assourdissant vacarme de



sonnailles et de trompes de corne annonça l'approche du Grand Chef. Un cortège de personnages emplumés et grotesques sortit par l'étroite ouverture de la palissade. Parmi eux s'avavançait lentement une forme humaine énormément ventrue : le Grand Caïman ; il semblait empaqueté dans un matelassage de nattes en fine vannerie, aux bords effilochés ; ses bras et ses chevilles étaient cerclés d'épais anneaux de cuivre et sa tête disparaissait sous un masque effrayant, tout garni de perles et de cauris où dominaient le blanc et le bleu pâle. Une potence curviligne coiffait cet édifice et se terminait en direction du front par un pinceau de plumes agrémenté d'une sonnette de laiton.

Le tout eût été, pour un Européen, du plus haut comique ; mais l'assistance, qui ne voyait en cela d'ailleurs que les manifestations extérieures de la majesté du Chef, ne songeait point à rire en voyant approcher celui qui disposait en maître de tous les biens de la terre et de la vie de ses sujets. De chaque main le Modjuitze s'appuyait sur une haute canne qui tenait autant de la lance que du sceptre, mais qui, en fait, lui servait de béquille. Soutenu par ses dignitaires, il s'approcha d'une manière de chaise-longue préparée à son intention. Il s'y étala péniblement, son obésité lui faisant une impossibilité de s'asseoir. Et la fête commença.

* * *

Le Kumembe, seul notable préposé à cet instrument d'un caractère quasi sacré, battit quelques mesures, dans un rythme spécial et sans y appuyer, sur le redoutable gong de guerre Golese, gong que l'on bat sans interruption et dont le son grave se répercute au loin, de par le sol et la surface des eaux, quand le Grand Chef somme ses guerriers d'accourir en armes.

Les caravaniers, récemment rentrés de leur expédition lointaine, s'avancèrent alors vers le Modjuitze. Chacun à son tour ayant déposé sa charge, mettait, en manière de prosternation, un genou en terre et battait des mains avec déférence. Puis, sur un signe brusque du Kumembe, il allait remettre son butin au gardien de l'enclos royal.

La morne théorie des captifs ferma la marche et, au passage de chacun d'eux, Sopo Mupanga renseignait le grand Chef sur sa provenance, la raison de sa capture et louait la valeur et l'intégrité physique de ces nyama na fimbo, de ces bêtes bonnes à battre. Quand Ekondja passa à son tour, le Modjuitze fit un signe à l'un des gens de sa suite, accroupi sur un rond de bois à quelques pas de lui. L'homme, un petit vieux alerte, surgit, coupa le lien qui reliait le captif à son compagnon d'infortune et, le prenant par le bras, regagna sa place en lui enjoignant brutalement de rester coi à côté de lui.

Le dernier du cortège était un nègre albinos ; son corps était d'un blanc rosé, sa peau porcine était rugueuse au toucher et, sous ses cheveux d'un blanc sale, les yeux rougis restaient inexpressifs. Il tranchait étonnamment sur le noir de ses congénères. Quand le Modjuitze l'eut devant soi, il ricana bruyamment et son entourage, par basse flatterie, l'imita. Le misérable eut l'intuition soudaine que ce ricanement valait pour lui une sentence ; il frémit de peur et se jeta sur le sol implorant la pitié, son compagnon de chaîne roula avec lui, mais le pauvre hère aux abois n'en avait cure. Affolé, il criait : „Mokondji, — Mokondji na ngei munene ! — Chef, — Grand Chef, à moi ! — Buma ngei te, Buma ngei te, tata ! Ne me tue pas, ne me tue pas, mon père !”

Mais Ngandu munene ricanait toujours. Pour mieux voir, il se fit enlever son masque. Sur son ordre, deux solides gaillards s'élançèrent qui, libérant le captif de son lien, l'entraînèrent au pas de course au centre de l'espace libre où se dressait un arbre isolé de moyenne hauteur, mais amputé de toutes ses branches. Un nègre gigantesque s'avança alors, le chef orné de plumes rouges et grises de nkoso, un large pagne aux dessins géométriques drapé autour des jambes : l'exécuteur des hautes œuvres du cruel Modjuitze.

On fit asseoir l'albinos sur le sol, les jambes allongées en direction de l'arbre dépouillé et à quelque vingt pas de sa base. On fixa les jambes au sol en enfonçant dans la terre

de solides chevilles de bois ; les bras furent ramenés derrière le dos et les poignets attachés de même à un piquet bien enfoncé. Puis, tous les tam-tams se mirent à battre, un boucan étourdissant retentit dans lequel on distinguait difficilement les voix humaines, le bruit des sonnaillles et des trompes, les notes aiguës des xylophones. Une dizaine de sorciers aux masques horrifiants se mirent à gesticuler autour du condamné terrorisé. Ils sautaient, pirouettaient, faisant des entrechats avec la souplesse des félins, s'éloignaient tous ensemble, puis se précipitaient grimaçants sur la victime étroitement ligotée. Un mot dominait le vacarme, un nom hurlé avec ensemble par la population tout entière : Likundu... likundu, la Folie... l'esprit mauvais !

Il n'y avait plus de doute à avoir puisque le Modjuitze en avait ainsi décidé : l'albinos, pour qui nul dès lors n'éprouvait de pitié, était bien l'habitable du démon redouté. Et les hurlements ne faisaient que croître pour chasser plus sûrement cet hôte indésirable.

Tandis que les sorciers continuaient leur sabbat désordonné, le bourreau et ses aides ployèrent vers le sol l'arbre dénudé et d'une essence particulièrement souple. Ils insérèrent, dans une sorte de panier, la tête de la victime et, à l'aide d'une liane, rattachèrent cet appareil au faite de l'arbre. Celui-ci, bandé comme un ressort, étendait l'homme à lui désarticuler les vertèbres.

Ces préparatifs achevés, les sorciers et les aides, le dos voûté, s'enfuirent aux quatre coins de la plaine : il ne s'agissait pas que le Likundu mis en fuite les entraînaît avec lui !

Le bourreau resta seul avec sa victime ; il brandit au-dessus du panier le cimeterre des sacrifices, puis, d'un doigt expert, il en tâta le fil.

La lune donnait son plein éclat dans un ciel où chassaient de gros nuages de pluie ; un silence tragique s'établit, plus saisissant encore que le vacarme qui l'avait précédé.

Le géant noir, solidement campé sur ses jambes, tourna son regard vers le Grand Chef des Badia-Basakata. Celui-ci ayant fait un imperceptible hochement de tête, le bras du bourreau se tendit et l'arme, en sifflant, s'abattit sur la nuque de l'albinos qu'elle trancha d'un coup. L'arbre, libéré de son attache au sol, se redressa violemment, agissant comme une catapulte, et la tête cingla vers la brousse voisine.

„Akimi Likundu !” s'exclama l'assistance : le Likundu s'est enfui !

* * *

Cette horrible mise en scène avait déchaîné, chez les assistants, les instincts les plus brutaux. Leur tyran impotent et sanguinaire semblait y prendre un plaisir cynique et, les



jugeant mûrs pour la plus démoniaque des saturnales, il passa l'ordre de distribuer à la ronde les provisions de viande boucanée qu'avait rapportées la caravane et qui empestaient l'air à faire sauver une hyène. Le nègre ne mange pas l'odeur, dit-il ; il ne mange que la viande.

Cette distribution de chair avariée, superficiellement fumée ou calcinée, d'hippo ou d'éléphant, allait mettre en joie ces sauvages aux dents pointues. Dans un tumultueux désordre, ils se confondaient tous, criant et gesticulant ou dansant sur place.

Après la mangeaille à l'âcre fumet, allaient venir les grandes régalades de malafu !

Mais la fête ne dura pas : la tornade s'éleva soudain, un vent furieux balaya le plateau, ployant les broussailles jusqu'au sol, troussant en pinceau la couronne des palmiers, brossant à rebours l'herbe des paillottes, ravageant ou abattant bon nombre d'entre elles. Les tisons qui achevaient de s'éteindre entre les pierres des foyers, reprirent aussitôt leur incandescence et l'ouragan soufflant à travers le village, les éparpilla, ardents, parmi les cases qui flambaient immédiatement. Dans la nuit, d'hallucinants brasiers se multipliaient déjà de tous côtés, quand tombèrent les premières gouttes de pluie, de larges gouttes lourdes et drues, et presque aussitôt s'abattit l'averse diluvienne.

Hommes et femmes couraient affolés, s'empressant de sauver qui ses armes, qui ses ustensiles ou ses engins et, dans leur énervement, les négresses poussaient des cris stridents.

* * *

Le lendemain, dès l'aube, un soleil radieux éclaira une scène de désolation. Les trois quarts du village étaient détruits et les habitants poussaient des „Dza” et des „Vou”



de consternation parmi les cendres et les carcasses effondrées.

„Solo, disaient-ils, Mbura asali bisu mabe” — „Vrai de vrai, la tornade nous a joué un vilain tour.” Mais dans ces climats les traces de la pluie ont tôt fait de sécher. Quelques semaines allaient suffire aux gens de Kutu pour récolter des matériaux en forêt, pour édifier de nouvelles huttes aussi rudimentaires, aussi fragiles que les premières et pour se confectionner de nouveaux outils et de nouveaux engins



X.

L'enclos royal, protégé par un bouquet d'arbres et une palissade, n'avait guère souffert. Le vent, soufflant vers le village, n'avait pas semé de cendres en ignition parmi ses cases sèches à craquer. Tous les gens du Modjuitze, depuis les notables emplumés jusqu'à la dernière des esclaves, s'y étaient d'ailleurs précipités, dès le début de l'alerte, se tenant prêts, avec des branches vertes, à détruire tout début d'incendie.

Ekondja y avait été entraîné sans douceur par son geôlier, dont l'adolescent apprit bientôt qu'il était un personnage tout spécial et de la plus haute importance dans la suite du roi des Badia Basakata: le Bangon.

Le Bangon est un dignitaire captif à la fois parce que recruté de la façon dont nous avons vu capturer le jeune Ekondja, et occupant un poste de confiance, haut placé dès lors, dans la hiérarchie sociale des Badia. Il est seul pré-

posé à la garde et au service du Kendjone, le gong de la dynastie régnante, instrument sacré qui symbolise la souveraineté même du Modjuitze, et le suit dans tous ses déplacements. Le Bangon n'en frappe que sur l'ordre exprès du grand chef. La fine peau d'antilope, soigneusement tannée, dont est fait le Kendjone, est tendue sur la base d'un tronc de cône renversé, dont la petite base repose sur un pied cylindrique. Les parois sont ornées de dessins sculptés dans le bois, rappelant des motifs de vannerie. Des anses placées latéralement, permettent d'y adapter des bretelles de cuir et, de la sorte, le Bangon peut aisément porter son instrument ou en jouer les deux bras libres, en tenant le socle serré entre ses jambes.

Ekondja venait donc, sans bien s'en rendre compte, d'être désigné comme l'élève et, vraisemblablement, le successeur attitré du Bangon. Celui-ci était un petit vieillard à la peau grumeleuse soulevée de-ci de-là par des tumeurs ovoïdes, vif encore malgré ses infirmités. Il était en effet menacé de cécité comme beaucoup d'individus de la région, une cécité consécutive à une intoxication dont le vecteur ordinaire est la simulie, la plus petite mouchette connue, à peine perceptible, dont la piqûre n'engendre aucune douleur et que longtemps on a crue sans danger. Cet insecte, apparemment inoffensif, introduit dans le sang une filaire infiniment petite, qui se multiplie promptement dans le corps de l'indigène et

qui peut rendre aveugle dès le moment où les yeux, à leur tour, se trouvent parasités (29).

Comme tous les Badia Basakata, le Bangon avait la chevelure partagée en petites tresses assemblées en un rouleau fin ajusté autour de la tête et ne portait que le tatouage très simple de la tribu : un trait vertical au milieu du front. L'insigne distinctif de ses fonctions était un petit bonnet de paille soigneusement tressée, sommé d'une houppe de plumes de coq. En manière de pagne, il portait devant et derrière, deux belles peaux noires de singe colobus dont les queues traînaient à terre.



Ekondja eut dès lors un sort éminemment enviable. La chèvre était abondante dans l'enclos du Modjuitze, qu'il ne voyait jamais d'ailleurs, le tyran vivant fort reclus parmi ses cases personnelles, entouré des soins de ses femmes et de ses confidents.

Ekondja, lui, partageait l'existence du Bangon.

Celui-ci, avec la rudesse de l'ambiance, ne nourrissait à

(29) Cette maladie, assez récemment étudiée, porte dans la série des affections filariennes le nom scientifique d'onchocerca volvulus. Elle cause de réels ravages dans certaines parties du Congo et, chose curieuse, se retrouve sous une forme identique, dans certaines parties de l'Amérique Centrale.

l'égard de son élève que de bons sentiments. Il l'emmenait fréquemment dans des coins reculés de la forêt ou sur une île boisée, au milieu de la rivière, pour l'initier aux secrets de ses fonctions.

Il lui enseignait les différentes façons de battre le Këndjone, les sons à en tirer, le code compliqué des ordres à passer aux grands dignitaires : les Kumembe, les juges Mvum et les chefs de terres Mambe (30) et en général, à tous les membres du clan Badju.



En revanche, Ekondja chassait ou pêchait pour son maître ; il récoltait pour lui le vin de palme ; à la saison, il escaladait les arbres où foisonnent les nids de tisserins et ravissait les oisillons, qui constituent un mets de choix, ou partait à la recherche de crevettes ou d'écrevisses. Il entretenait aussi la toiture de la case.

(30) Mambe : pluriel de Mbe.

Puis, le soir, avec les jeunes gens de son âge, infatigable, il dansait.

Le Bangon lui enseignait en outre comment fabriquer les tam-tams, et, en particulier, comment entretenir la parfaite sonorité du Kendjone : en tenant la peau toujours bien sèche, au besoin en l'approchant du feu, en la tendant à intervalles rapprochés et en évitant soigneusement qu'aucune fissure ne survienne dans la caisse de résonance.

Bien des mois passèrent et Ekondja oubliait peu à peu son propre mboka ; il songeait pourtant encore à sa mère envers qui il nourrissait, comme beaucoup de nègres, un très réel attachement (31) ; il songeait aussi au vieux Mbu, dont il eût normalement continué le métier ; mais, son jeune âge aidant, il oublia bientôt toute crainte pour ne retenir que l'honneur attaché à sa nouvelle charge.



Le vieux Bangon initiait également son élève aux secrets de la mythologie tribale. Il lui parlait souvent de la mal-faisance des ndoki et des attentions dont il convient d'entourer les fétiches : cornes de paille tressée fichées en terre

(31) Le plus sanglant affront qu'on puisse infliger à un noir est de proférer des insultes à l'égard de sa mère.

ou pièces de bois fourchues, symbolisant les divinités tutélaires. Il répétait aussi que les âmes des morts continuent de vivre sur les terres du clan ; qu'elles y rôdent mainte fois sous la forme d'animaux tantôt bons, tantôt nuisibles et qu'il importe de ne jamais les irriter.

Parfois, dans ses récits, le vieillard remontait à l'origine du monde. „Motshela, l'Être suprême, disait-il, que l'on ne voit jamais et qui ne s'occupe pas des hommes tant que ceux-ci lui font régulièrement leurs offrandes, vit dans le ciel.

„Seul l'esprit de la terre réussit un jour à monter jusqu'à lui en grim pant à une longue liane. Arrivé au ciel l'esprit fut émerveillé de tout ce qu'il vit et, avant qu'il retournât sur terre, Motshela, voulant lui être agréable, mit dans une grande hotte des couples d'animaux de toutes les espèces et, dans une grande jarre, de l'eau et des poissons. L'esprit de la terre, chargé de ces cadeaux, reprit le chemin par lequel il était venu. Il était bien entendu que Motshela tiendrait la liane tant que le tam-tam de l'esprit ne l'avertirait pas qu'il avait touché le sol.”

Dans son naïf récit, le Bangon ne s'attardait point à expliquer comment, à la montée, la liane atteignait le ciel et s'y trouvait retenue. „Mais l'esprit de la terre, ajoutait encore le vieillard, se sentait si gai, si joyeux de tout ce

„qu'il avait pu voir, si heureux de ce que Motshela lui avait
„donné qu'il ne put résister à l'envie de jouer sans plus
„tarder un air de tam-tam. Entendant cela, Motshela lâcha
„la liane, l'Esprit de la terre dégringola plus vite qu'il ne
„l'aurait voulu, le panier se déchira, la jarre se brisa en
„mille éclats, les animaux se répandirent à travers le monde,
„et l'eau, peuplée de poissons, ruissela dans les vallées.”

A une autre occasion, le Bangon apprit à Ekondja comment les premiers hommes étaient sortis des roseaux des rives et comment, alors déjà, chaque artisan, le potier et le fondeur de fer, le tisserand et le forgeron, le sorcier et le vannier, tous savaient dès l'abord leur métier et le trans-mirent à leurs fils et à leurs aides.

Mais peu à peu le vieux joueur de gong perdit la vue quasi totalement et Ekondja se vit confier la garde et l'entretien du Kendjone. Sopo Mupanga, plus maigre et plus desséché que jamais, fit comparaître l'adolescent en présence du Modjuitze, qui, lui non plus, ne pouvait plus guère se mouvoir et passait, rageur, de longues journées étendu à l'ombre, sur un matelas de feuilles sèches et de nattes. Sans autre manifestation protocolaire, le jeune sonneur fut confirmé dans ses fonctions. Il appartenait à présent à la classe des esclaves libres ou Bantama, — par opposition aux esclaves de guerre Batuya, toujours traités avec

mépris et réduits à un dur servage. La tâche d'ordre sacré, qui lui était déparée, lui vaudrait dorénavant la considération des gens du village.



XI.

A quelques jours de là, le bruit se répandit dans Kutu que le grand chef était mourant.

Il ne servait plus à rien de lui serrer la tête solidement dans un crin d'éléphant. Ce palliatif ne portait plus remède à ses douleurs. Les petites cornes de chèvre qu'on lui appliquait dans le dos, en manière de ventouses, ne lui apportaient plus aucun soulagement. Le sang qui s'y accumulait était épais et coagulait instantanément. Le ventre du malade était épouvantablement ballonné et un puru-puru (32) incoercible le vidait de ses forces.

Tout son corps était douloureux ; mais le nègre, prompt à s'affoler quand il sent peser sur lui une menace de l'ordre, à son sens surnaturel, est résistant à la douleur et peut supporter, stoïque, de durs tourments.

Le vieux tyran souffrait donc en silence.

(32) Dysenterie, entérite, diarrhée.

Son entourage, qui avait tout lieu de redouter son trépas, s'affairait. On faisait appel aux sorciers réputés les plus adroits ; mais les roublards se gardaient bien de s'engager trop avant dans une question aussi délicate. Tous découvraient à l'envi, dans le ciel, dans l'intérieur des poulets, — dont ils faisaient une grande hécatombe et qu'ils fendaient longitudinalement d'un coup sûr de leur machette, — dans les positions capricieuses des osselets, des signes non équivoques de la mort future du Chef. Au besoin, pour mieux se donner raison, ils eussent volontiers hâté celle-ci ; car il est plus facile d'aider un malade à mourir que de le sauver d'une fin qui semble prochaine.

Le sorcier des sorciers pourtant, Mokondji na miganga, voulut donner un semblant de satisfaction à l'entourage de Ngandu Munene, dont les serviteurs les plus proches tremblaient à l'idée des épouvantables conséquences du trépas royal.

Il revêtit ses oripeaux les plus suggestifs : cagoule de vannerie aux impressionnantes lunettes, robe empanachée de raphia, bracelets sonores aux poignets et aux chevilles. Des tçons de corde se croisaient sur sa poitrine et sa ceinture de cuir supportait une multitude de clochettes tintinnabulantes.

Il ameuta les autres sorciers et, au milieu d'eux, entreprit une danse en l'honneur du néfaste Likundu : c'étaient des

saltations sauvages, reprises par tous les sorciers à la fois, des pirouettes, des voltes à faire croire que les nocturnes démons s'étaient emparés de tous ces noirs chorégraphes. Pendant ce temps l'assistance battait des mains à une vive cadence pour soutenir le rythme infernal. Puis le grand sorcier se retira dans sa case.

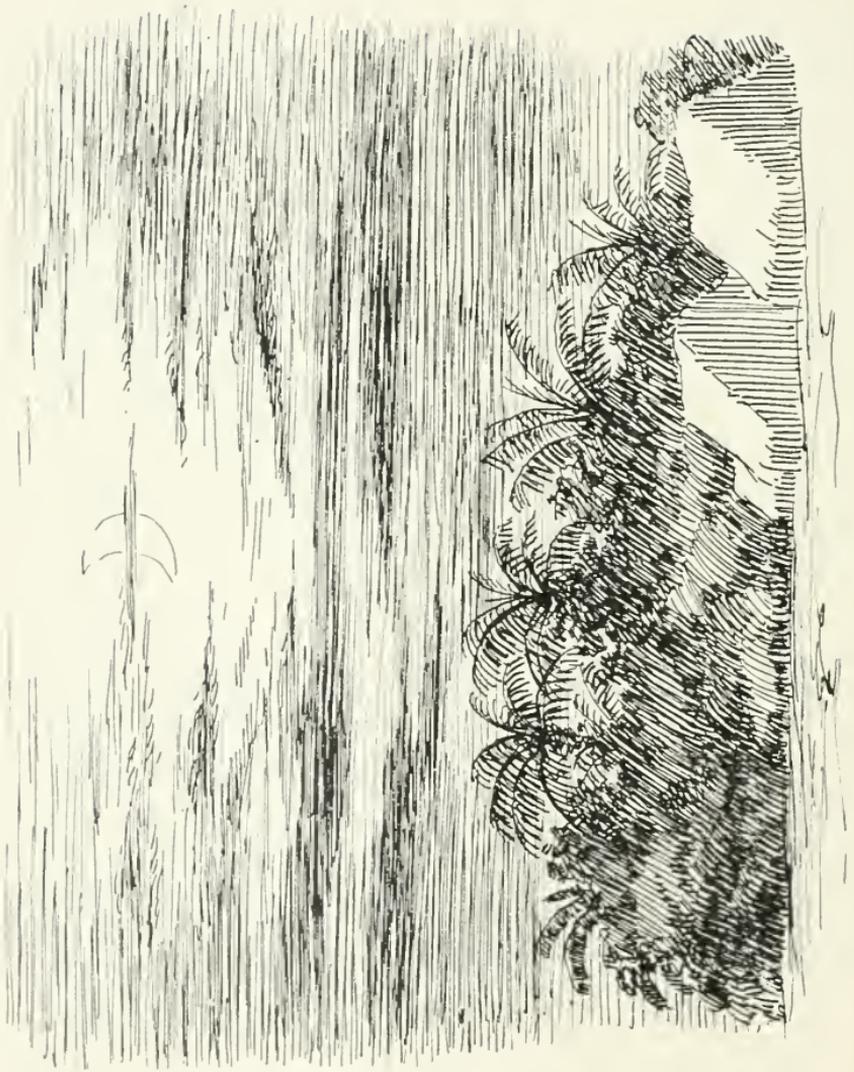
Il écrasa pêle-mêle dans un pot des nyongolo, — ces horribles mille-pattes dont les négresses ont si peur, parce qu'ils laissent après leur passage sur le corps humain d'intolérables démangeaisons, — un bout de queue de serpent, une souris morte, un œuf pourri. Il mélangea le tout à de la chikwangue fraîche et remplit de ce brouet une petite corne d'antilope qu'il alla porter au Modjuitze.



Après que son épouse favorite en eut ingurgité une pincée en sa présence, le moribond consentit à en avaler à son tour ; puis le sorcier en appliqua une légère couche sur les tempes et sur l'abdomen endolori du patient. Ayant ensuite rempli à nouveau la petite corne, il la suspendit au cou du grand Caïman, qui ne respirait plus qu'à grand'peine d'un souffle court et haletant.

Et le crépuscule envahit l'enclos redevenu muet.





L'astre de la nuit brillait clair sur un firmament laiteux. Les panaches des palmiers se détachaient délicatement, en dentelles de crêpe, sur un voile de nacre azurée, quand un long pleur s'éleva dans le calme nocturne; une voix de femme, aiguë à vous percer le tympan :

„L'ombre du Crocodile est partie vers la terre des ancêtres:

„Son esprit s'en est allé vers l'en Haut !”

Le village entier apprit ainsi que le grand chef des Badia Basakata venait de passer de vie à trépas; mais son double, chacun en était sûr, allait demeurer en contact avec le clan tout entier.

Dans l'ombre, toutes les femmes sortirent des cases et firent écho à la mélodie de la vieille négresse:

„Kenimegende kelake nge
„Kenangende kelake ole nko !”

Et les échos de toutes les forêts d'alentour répercutaient la lamentation éperdument répétée:

Ngandu munene ooooo !
Ngandu munene ooooo !



Des jours durant, sous l'ardent soleil, qui mettait sur

toutes choses son empreinte de vie ardente ; dans la vive lumière et le majestueux décor d'une luxuriante nature encadrant le vaste confluent de la Fimi et de la Lukenie, se poursuivirent les préparatifs de funérailles grandioses.

Si, d'une part, les pleureuses se relayaient pour ne point interrompre leur lamento émouvant, — cette manière de hurlement à la mort que ne cessaient de répercuter les échos, — les équipes de guerriers alternaient, d'autre part, sur l'aire des danses et s'y livraient à des pantomimes rituelles en l'honneur des mânes de la tribu.

Dans l'enclos royal régnait une agitation fébrile, tandis que d'aucuns étaient comme frappés de stupeur.

Le jour allait venir du grand vaïnsho, la cérémonie des funérailles proprement dites et une cruelle coutume des Badia Basakata veut, en effet, qu'à la mort des grands chefs quelques-unes de leurs femmes et un lot d'esclaves des deux sexes soient sacrifiés avant même que le corps soit descendu dans la tombe et inhumés avec lui, pour le servir dans l'au delà.

La tradition, formelle sur ce point, prescrit au surplus que le Bangon sera, lui aussi, frappé à mort, son sort étant indissolublement uni à celui de l'auguste défunt, qu'on ne peut laisser s'en aller sans lui témoigner la déférence la plus grande, afin que son courroux ne s'appesantisse point sur

la tribu. Mais il est non moins de coutume de ne procéder à ces rites solennels que le jour où le premier ver sortira du corps du défunt.

Une épouvantable menace pesait donc à nouveau sur le jeune Ekondja. Qui, cependant, de lui ou du vieux Bangon, serait choisi pour le fatal sacrifice ?

Déjà Ekondja avait dû faire retentir d'un bras viril le lourd Kendjone, dont les sons de basse profonds accompagnaient les pleurs des femmes mêmes du chef trépassé.

Le vieux Bangon, lui, s'était retiré au plus profond de sa hutte obscure, invoquant sa cécité inguérissable et la douleur que lui infligeait le rayonnement trop vif du soleil.

Des colloques fréquents mettaient aux prises les grands dignitaires chargés d'organiser la cérémonie funéraire et d'assurer la succession de Ngandu munene, qui devait normalement échoir, selon le régime matriarcal, au fils aîné de l'aînée de ses sœurs ; mais on prévoyait dès à présent les menées ambitieuses du frère du grand Caïman.

Le notable préposé à l'ordonnancement de la cérémonie et aux exécutions portait lui aussi le nom de Vaïnsho : „le jour où l'on tue". Avec une dignité compassée, il reculait de jour en jour le soin de faire connaître les noms des malheureux qui tomberaient sous ses coups.

* * *

Aux alentours de la case du mort se dégagait déjà une odeur pestilentielle. Malgré cela les proches se pressaient nombreux dans la hutte, autour du corps revêtu de ses pagnes les plus emperlés et allongé, tout raide, sur une natte à même le sol. Une chaleur suffocante régnait dans cet antre étroit où se pressait une assistance trop nombreuse au contact de ce corps en décomposition.

Déjà, avec des bouts d'écorce battue, il fallait essuyer à tout moment la sanie qui commençait de s'écouler du cadavre, que des cohortes serrées de mouches assaillaient.

De l'extérieur parvenaient sans répit le bourdonnement des tam-tams et les lamentations suraiguës des pleureuses.

Aucun habitant ne prenait plus soin de sa toilette, les cheveux n'étaient plus huilés au ricin comme il est d'usage de le faire chaque jour ; plus de baignade non plus aux heures chaudes de la journée.

Les femmes se jetaient de la poussière sur le corps et, en signe de deuil, couraient sales et échevelées, tant est grand le respect que nourrissent ces populations à l'égard des membres de la famille régnante.

* * *

Enfin le stigmatte attendu apparut, car la putréfaction est

rapide en ces climats et dans cet air saturé d'humidité. Ekondja dut aussitôt donner sur le Kendjone, le signal du début de la grande cérémonie funèbre.

La maison tout entière du Modjuitze s'assembla devant la case royale, attendant le bon plaisir du Vaïnsho. Ce dernier avait fait abattre la partie de la palissade qui limitait l'enclos royal du côté de Kutu, permettant ainsi à la population d'approcher et d'assister aux funérailles.

Quand tous furent réunis, il se mit face à l'assemblée et indiqua brutalement du doigt à ses aides, les victimes désignées pour accompagner dans la mort le grand chef des Badia Basakata.

Trois femmes furent entraînées, puis une dizaine d'esclaves. L'assistance eût prêté main forte, séance tenante et sans douceur, si l'un ou l'autre avait montré des velléités de se rebeller ; mais, au contraire, tous se laissaient entraîner moutonnièrement derrière la hutte du chef défunt. Puis, l'équipe des gens du Vaïnsho revint une dernière fois et, le bras tendu, le cerbère-ordonnateur leur désigna le jeune Bangon. Un frémissement courut parmi la foule accroupie : Ekondja, l'adolescent allait donc être sacrifié, lui aussi.

Sans nul doute, le vieux Kumembe, cédant au penchant qu'ont les vieillards à se protéger mutuellement des jeunes,

avait-il circonvenu le Vainsho et persuadé celui-ci d'épargner le vieux Bangon et de frapper son élève.



Une haute claie de rotin et d'herbe sèche cachait à la vue du peuple la paillote même du mort, derrière laquelle furent parquées, serrées les unes contre les autres les victimes promises à l'holocauste.

À ce moment, une plainte douloureuse s'éleva, le chant du frère puîné de Ngandu Munene:

„Il est mort le Modjuitze,
mort dans les bras de son indigne frère ;
„A lui d'enterrer ce corps inerte,
inerte comme la lance dont le manche est brisé ;
„O toi ! étranger qui passes,
ne te moque point de ma douleur ;
„Ton jour viendra et ce jour-là, c'est moi qui rirai.
„Une même mère nous engendra,
et voici que je reste seul, abandonné.
„O vous tous qui êtes près de moi,
compatissez à ma douleur,
„Car ma langue se dessèche tant est triste mon
[âme même.]”

Tous firent écho à cette plainte en hurlant aux quatre vents le nom du mort, prolongé de longs ooo ooo ooh ! impressionnants.

Puis la foule se rapprocha de la tombe creusée à la limite de l'enceinte. Une tombe immense destinée à recevoir d'abord les corps des esclaves sur lesquels on coucherait ensuite ceux des femmes. Enfin, sur ces corps encore chauds, on allongerait la dépouille déjà putréfiée du Modjuitze.



De son côté le Vainsho se dirigea vers la grande claie de rotin et d'herbe pour procéder à l'exécution des victimes.

Celles-ci, hommes et femmes, étaient rangées à la file derrière cet écran percé d'une seule ouverture, à peine haute assez pour permettre le passage d'un homme à genoux. Un bruit assourdissant de tam-tams s'éleva à nouveau pour étouffer les cris des victimes que des aides maintenaient solidement.

Sans pitié, un premier esclave fut poussé vers le guichet et à peine eut-il passé la tête au travers que le Vainsho abattit son casse-tête sur la nuque du malheureux. Celui-ci s'écroula, le cervelet écrasé et aussitôt on entraîna le cadavre pour le coucher au fond de la fosse.

Un second esclave fut amené devant l'ouverture, l'échine pliée bas : du même geste meurtrier, le sinistre barbon l'abattit.

Hébétés, pitoyables, les pauvres êtres se suivaient et les aides emportaient à mesure, pantelants, les corps qui s'affaïssaient sans vie sous la claie fatale.

Toutefois ses forces trahirent bientôt le vieil exécuteur et plus d'une fois déjà sa massue s'était abattue sur le dos d'une victime sans atteindre la nuque ni briser la colonne vertébrale: ce condamné là aurait la vie sauve, ainsi le voulait la loi, mais serait pour le restant de ses jours l'esclave du Vaïnsho.

Et toujours le tam-tam battait sa lourde, déprimante et sinistre chanson. Vint le tour du dernier: le jeune Bangon. Déjà celui-ci s'en était allé vers la mort le sourire aux lèvres. N'avait-il pas eu le courage, au moment où le verdict du Vaïnsho s'appesantit sur lui, de se livrer à des entrechats et de gagner, souriant, l'endroit où se trouvaient parquées les victimes et tout de suite il avait su dérider les sombres sbires du Vaïnsho.

A présent, l'heure fatale sonnait pour lui, la sève généreuse qui mettait dans ce jeune corps tant de joie de vivre allait se figer d'un coup, et telle une herbe fauchée, on traî-

nerait sa dépouille pour la jeter par-dessus les cadavres des autres sacrifiés.

Soudain, le tam-tam se tut, le Vaïnsho s'approcha une dernière fois du guichet ; les aides allaient y pousser Ekondja...

Mais celui-ci, le corps luilé, souple, échappa d'un bond à la poigne relâchée de ses gardiens. Il plongea tête baissée dans l'ouverture et se retrouva loin au delà quand le bras ankylosé du Vaïnsho s'abattit dans le vide.

Prompt comme le vent, Ekondja se perdit dans le dédale des cases, dans le village, dans les hautes plantations de maïs, et gagna la forêt voisine, dont le vieux sonneur de gong ne lui avait pas appris en vain les caches et les détours.



BIBLIOGRAPHIE

Nous avons, dans ce récit, fait revivre fidèlement nos souvenirs personnels ; mais n'avons pas hésité, pour étayer ceux-ci sur des données ethnographiques exactes, à recourir aux auteurs les plus qualifiés en la matière et, notamment, à une étude très approfondie de feu le Commissaire de District *Focquet*, parue dans la revue „Congo” en 1924, T. I, pp. 129-171, sous le titre: „Les populations indigènes des territoires de Kutu et de Nsontin.”

Outre une étude de *H. Lermusiaux*: Doc. sur les pêcheries au C. B. Distr. Lac Léo. II et moyenne Lukenie. Bull. agr. C.B. 1931, XXII, 1, pp. 41-43, il importe que nous citions ici, l'un des meilleurs et des plus documenté parmi nos auteurs coloniaux, notre ami *Chr. Monheim* : „L'âme nègre à travers la littérature indigène”, paru dans „La Vie écon. et sociale” 15-1-37.

L'apologue de „La Femme et l'Oiseau” est emprunté au *R. P. De Boeck*: „Sprookjes uit het Lokonda”, Rev. Congo 1927, T. I, p. 243.

Nous avons, d'autre part, trouvé dans *Frobenius* „Kultur Geschichte Afrika's” Phaido Verlag, Zurich, pp. 327-330, sous une forme quelque peu différente de celle que nous connaissions, l'apologue de M'boloko.

N.B. — Les termes techniques en langue indigène sont rendus en dialecte Wadia. Les citations, surnoms, etc., le sont en Lingala véhiculaire, langue utilisée par les diverses peuplades des régions de l'Equateur pour leurs rapports entre elles (voir „Le Lingala véhiculaire” par *L. Anciaux*. Édit. L. Bruyninx à Auvers). L'orthographe de ces termes lingala est parfois incorrecte mais adaptée, pour les besoins présents, à notre prononciation. C'est le cas notamment du nom Ékondja, qui devrait s'orthographier Èkonja.

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

Return this material to the library
from which it was borrowed.

REC'D LD-URL

MAY 24 1990

THE LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 612 865 6

University
Southern
Libran